SAMEDI 14 FÉVRIER 1942 — N° 56 — Prix : 1 franc 50

L'ÉCHO DES ÉTUDIANTS

HEBDOMADAIRE DE LA JEUNESSE INTELLECTUELLE ET DU CORPS ENSEIGNANT

FONDÉ EN 1908

Abonnement : un an, 68 francs. Secrétaire Général : Jean RENON

Rédaction - Administration : 7, rue Dom-Vaissette - MONTPELLIER

Etre intelligent

par Henri-François REY

En France, notre défaite a permis à un certain nombre d'obscurs de partir en guerre contre les intellectuels et l'intelligence, les accusant d'être les responsables de nos revers. Cette campagne était stupide et ne trouva, heureusement, que peu d'échos, mais elle n'était pas dépourvue de signification.

Il est bien difficile de définir l'intelligence, elle admet autant de définitions que de sens qu'on lui donne; pourtant il est possible négativement de savoir ce qu'elle ne doit pas être.

Elle n'est pas seulement faculté d'abstraction, car celle-ci n'est qu'un moyen de penser, un instrument commode; elle n'est pas non plus uniquement possibilité d'analyse — bien qu'elle ne soit pas, malgré Bergson, synthétique a priori — mais elle n'est surtout pas un moyen de fuir la réalité en se réfugiant dans l'idée. L'idée n'existe qu'en fonction du fait qu'elle suppose; spéculation et action ne sont pas deux valeurs opposées, mais complémentaires qui doivent nécessairement s'articuler.

L'intelligence n'est donc qu'un moyen pour l'homme d'agir avec efficacité. Le chirurgien, qui détermine rigoureusement l'économie de ses gestes, qui dispose suivant un ordre donné les différents moments de l'opération, vise à la seule efficacité et, par là, est intelligent.

En ce sens l'intelligence ne s'oppose pas à l'instinct qui, lui aussi, en un certain sens, vise à l'efficacité, mais plutôt à la confusion à l'incoordination des pensées et des gestes, ce qui est rellement la bêtise au sens où le Boudha la définissait comme un péché mortel.

■ ■

Cette description de l'intelligence ne correspond en rien à celle que l'on pourrait faire de ce qu'on appelle l'intelligence contemporaine, couvée, jalousement défendue par nos bons « intellectuels ».

Notre littérature, dans laquelle, par la force des choses, sévissaient le plus d'intellectuels (parce que c'est un art spéculatif plus que tout autre), notre littérature semblait depuis cinquante ans vouloir résolument tourner le dos à l'intelligence authentique.

Mettons de côté Gide, Valéry, Maurras et autres grands écrivains contemporains ; ceux-là furent comme tous les grands créateurs, des isolés, en dehors ou contre leur époque; il est plus instructif de s'arrêter à l'idée que nos intellectuels (pas forcément créateurs ou artistes) se faisaient de la littérature. Elle représentait pour eux un champ clos, à l'intérieur duquel n'étaient permis que des combats d'idées. Pour eux, la littérature ne signifiait pas moyen d'expression, mais moyen d'élucubrations sophistiques ; ils posaient des « problèmes » sans même se soucier de la validité de ces problèmes.

M. Julien Benda, de sinistre mémoire, écrit, dans je ne sais plus lequel de ses innombrables livres de souvenirs, que « la première fois qu'il vit une femme nue, il ressentit une émotion d'ordre général ». Cette phrase stupéfiante, non par ce qu'elle exprime (et ce n'est déjà pas mal) mais parce que sérieusement M. Benda l'écrit, fixe très exactement le climat dans lequel trop longtemps vécurent nos intellectuels.

Lorsque Georges Magnane publie « la bête à concours ». on s'accorde généralement sur le manque de valeur de ce livre; cependant, le problème qu'il pose, les monstres qu'il décrit avec tant de complaisance occupent de nombreux esprits attentifs, parce que ce problème est l'indice d'une grave crise de l'esprit: à force de s'intellectualiser, il tourne complètement le dos à la réalité.

■ ■

Nous sommes à un moment critique de l'histoire du monde, et parmi tous les problèmes qu'il faut reconsidérer si l'on veut se sauver, celui de l'esprit est le plus important.

Trop longtemps art et littérature ne furent que des moyens d'évasion hors de la réalité ; pour les jeunes écrivains à venir il s'agira de créer, c'est-à-dire de s'exprimer, non en esthète, mais tout simplement en homme. Ce qu'il faut reconstituer c'est plus une atmosphère littéraire que la littérature elle-même.

Certains luttent pour un retour à l'art populaire, à la tradition populaire, mais tout art réel n'est-il pas populaire ? Nous avons oublié ce que c'est qu'un art authentique. Depuis le XVIIIe siècle notre art autant que notre littérature se sont formés au sein de « comités de pensée », imperméables aux influences extérieures. Certes, ces deux cent cinquante ans de notre histoire spirituelle sont dignes des siècles précédents, mais la culture à laquelle ils donnèrent naissance peu à peu, par excès de subtilités perdait ce poids de sang, de douleur et d'amour, ce poids d'homme sans laquelle il n'y a pas de création valable.

L'urgence d'une révision de ces valeurs s'imposait déjà depuis longtemps; certains en sentaient la nécessité, au milieu d'une masse de plus en plus compacte d'œuvres « d'intellectuels »; des hommes avec des moyens nouveaux, des conceptions nouvelles du monde s'exprimèrent. Le fait que la même génération ou presque ait donné Malraux, Montherlant, Giono et Drieu la Rochelle, a, tout de même, une signification. Tous ceux-là fondent leur philosophie personnelle sur le primat d'une action vécue par eux, sur l'expécience incessamment renouvelée des hommes et des choses.

■ ■

Le mot « littérature » n'est qu'une étiquette pour désigner la somme des œuvres écrites d'une époque. Pourtant ce que représente cette étiquette est diffus dans notre vie et dans notre action, nos sentiments, nos joies et nos douleurs. La littérature ne se réduit pas à un système, concrétiser notre art, notre culture toute entière c'est les rajeunir.

En 1920 le XIXe siècle est mort. Depuis vingt ans notre XXe siècle cherche à naître et avec lui un monde nouveau. L'esprit ne doit pas « subir cette transformation, mais la guider ». Sans pour cela se fixer sur une actualité insuffisante, les jeunes écrivains et artistes doivent prendre conscience d'un monde neuf, car l'esprit, comme les arbres et les plantes, refleurit à chaque saison du monde, toujours plus neuf, toujours plus vivant.

PROPOS D'UN SPECTATEUR PUR

Ne pas acheter la peau de l'ours

Lorsque ma petite amie Michelle entra dans le café où je l'attendais, elle attira tous les regards. Une cape de fourrure blanche l'enveloppait jusqu'aux yeux.

— Quel est l'animal, lui demandai-je, qui vous a fourni ce pelage immaculé?

Ma question était à dessein embarrassante, et Michelle se garda bien d'y répondre. Je continuais impitoyablement:

— « Je n'aurais jamais cru que les poils de l'hermine fussent si frisés; et parmi les fourrures naturelles je n'en vois pas d'autres qui soient de couleur blanche; que ce soit le petit mort-né du Chinchilla, que ce soit celui, tué dès sa naissance, du mouton russe Astrakan, que l'on élève près de la ville du même nom, leurs teintes sont beaucoup plus discrètes.

Et quelles magnifiques bouclettes! Savez-vous que c'est la forme du poil qui lui fait prendre un tel trajet en hélice?

Les cheveux des Mongols ont une section circulaire, aussi restent-ils droits; ceux des Nègres frisent parce que de section ovale. La bête dont la peau vous couvre avait certainement des poils de section elliptique. A moins que ce soit une main humaine qui soit intervenue pour lui donner une disposition aussi agréable... Car l'habileté des fourreurs à vous duper est considérable. Vous lui confiez des peaux; ils vous en rendent une de moindre valeur, si bon leur semble, mais si semblable à la vôtre que l'on est incapable de les distinguer sans le secours du microscope.

Et quelle adresse, pour faire de quelques vulgaires lapins un manteau de prix! On croise les lapins jusqu'à ce que l'on obtienne une race de la couleur voisine de celle qu'on désire obtenir. Et pour le reste, la teinture pourvoit à tout.

Enfin, on pare le tout d'un nom alléchant. C'est ainsi qu'un pelletier slavisa un jour d'appeler ses fourrures de l'Australie, sans doute, parce que l'Australie lui fournissait la matière première de son industrie.

Henri SABATIER.

Le Maître et le Théoricien des contrastes simultanés

Robert Delaunay

par Jean GIROU

Robert Delaunay a fermé ses grands yeux bleus d'éternel enfant à Montpellier; il a voulu mourir dans le Midi, dans la lumière, dans cette lumière dont le prisme fut son art et sa vie.

Robert Delaunay était né à Paris en 1882; du parisien il avait l'enthousiasme, l'indépendance; bâti en lutteur, il était un enfant de Paris avec ses emballements naïfs et ses exaltations magnifiques; d'une liberté totale, il avait surtout l'horreur du préjugé, du conformisme, de l'étriqué; c'était un tempérament; les mesquineries de notre civilisation pygméenne l'écœuraient et détaché de plus en plus de l'humanité qui le décevait, il s'évadait de notre Monde trop vieux dans les concepts de l'esprit et dans les magies colorées de l'abstraction.

Dès 1909, Robert Delaunay expose aux Indépendants; l'étude des ressources et des constructions cézaniennes éclaire ses premières préoccupations. En 1907 dans une formule cézanienne il donne son admirable **Saint-Séverin** aujourd'hui au Musée de Manhein. Il participe en militant à l'élaboration de l'esthétique cubiste. Mais tandis que Picasso, Braque, Juan Gris dégagent les théories du concept cubiste pur et statique, Robert Delaunay donne déjà un sens concret à la peinture et infuse la vie à un purisme cérébral qui ne saurait être qu'un coloriage de surfaces. Il fait partie de la jeune et turbulente équipe où tous deviendront bientôt des Maîtres : Léger, Delaunay, Metzinger, Marcoussis, André Lhote, le Fauconnier, Roger de la Fresnaye.

Dès 1911, sa **Tour Eiffel** donne d'emblée à Delaunay une grande notoriété et affirme ses recherches dynamiques et sensibles; il vient de créer le discontinu dans le mouvement par la brisure des lignes rigides et plaquées. Sa personnalité s'impose; il vit dans l'intimité du douanier Rousseau dont il admire la splendeur décorative et la naïveté du métier; Rousseau meurt et fait de Robert son héritier; on connait l'épitaphe d'Apollinaire, gravée sur la tombe du douanier, au petit cimetière de Bageux.

Gentil Rousseau tu nous entends.
Nous te saluons.
Delaunay, sa femme, M. Queval [et moi.
Laisse passer nos bagages en franch ise à la porte du ciel.
Nous t'apportons des pinceaux, des [couleurs, des toiles.
Afin que tes loisirs sacrés dans la [lumière réelle
Tu les consacres à peindre, comme [tu tiras mon portrait,
La face des étoiles.

Car en ce temps de la Section d'Or à Montmartre et à Montparnasse peintres cubistes et poètes dadaistes vivent ensemble et s'exaltent en théoriciens et en esthètes. Max Jacob, André Salmon, Blaise Cendras, Roger Allard, Maurice Reynal, Jean Cocteau, Apollinaire sont les grands prêtres de la nouvelle idole.

Delaunay d'esprit curieux et, malgré ses rêves, positif sur le plan des réalités, recherche les raisons scientifiques du dynanisme des couleurs dans les travaux d'Helmotz, de Fechner, de Grant Allen, de Ch. Henry, de Chevreul; il trouve pour les contrastes simultanés des lois dans ces ouvrages scientifiques et il en extrait des raisons biologiques et optiques.

A la déformation, à la rupture des lignes de continuité classique d'expression, Delaunay ajoute encore une création; car au discontinu et à la fragmentation de la surface il ajoute le prisme.

La série des **Villes** de 1912 démontre que, sans la couleur, le graphisme deviendrait une surimpression et empêcherait la vie des surfaces. La couleur prend donc sa revanche dans **Ville de Paris, Notre-Dame de Paris** et les vues aériennes d'urbanisme.

En 1913, Delaunay ouvre ses **Fenêtres** à la lumière; et elles inspirent à Apollinaire un subtil poème. Théoricien des contrastes simultanés, Delaunay pénètre la magie du prisme où la couleur pure juxtaposée crée le mouvement. Apollinaire salue cette cette nouvelle école du nom d'Orphisme dont le grand Maître est sans conteste Delaunay, revanche éclatante de la couleur sur le purisme cérébral et austère d'un cubisme à la Braoque et à la Juan Gris.

Toutes les ressources du prisme sont à la disposition de Delaunay qui fait hurler les couleurs avec passion; l'intensité vient de la juxtaposition et des arrangements des tons locaux; le simultanéisme prend tout son secret dans le dosage de la valeur des couleurs juxtaposées dans leur pureté et placées avec une sûreté de métier, une sincérité d'expression et une perfection de technique.

Et c'est **l'époque circulaire** des disques et des prismes. **L'Equipe de Cardiff** actuellement au Petit Palais — **Les Arcs en Ciel, l'Hommage à Blériot** (1914) où la fulgurante rotation des hélices est exprimée par la ronde des disques aux couleurs du prisme solaire.

DELAUNAY. — Les Coureurs (1926).

Après la guerre, Delaunay continue ses recherches; il n'est jamais las et cherche toujours un renouvellement **Football** (1925) hallucination de couleurs — Série des **Coureurs** aux foulées de lumière (1926-1927).

D'autres essais l'emmènent au jeu des cercles colorés sur plâtre et sur céramique; car l'art pour Delaunay est une éternelle création.

Et 1925 arrive; à **l'Exposition des Arts Décoratifs** les Delaunay assistent à leur propre triomphe. Le temps permet souvent de judicieuses réparations; la justice un jour est rendue, une valeur est remise enfin à sa place ce fut le sort des Delaunay. Dans notre vie moderne, dans le décor de l'urbanisme, dans l'éclairage de nos nuits, dans la mise en scène des théâtres, dans les recherches de l'ameublement, dans le choix des tissus, un nom revient comme un leit-motif, avec persistance : Delaunay, Robert et Sonia. Et pourtant ironie et paradoxe le panneau décoratif de la Ville de Paris composé par Delaunay pour la porte d'honneur de l'Exposition est refusé par le jury de réception; quelle synthèse magnifique cependant ! dans un chatoiement de couleur, Delaunay évoquait Paris, la Concorde, la Madeleine, l'élan métallique souple de la Tour Eiffel crêtée des disques colorés de tous les ciels de Paris. Ce panneau trop beau eut les honneurs du refus.

■ ■

Delaunay était d'une vitalité telle qu'il faisait craquer le cadre trop exigu de nos habitudes, de nos petitesses, de notre vie anémique et larvaire; il réclamait des mondes nouveaux et aspirait aux plus grandes évasions. Il avait en 1928 brossé des décors prestigieux à la gloire de Paris pour un théâtre de New-York; pour cette revue : **Triomphe de Paris**, il avait peint des toiles à sa taille, de 40 mètres sur 30 mètres de hauteur : panneaux multiples et changeants, compositions de mouvements pour célébrer Paris en fête. Une des toiles de fond était l'Arc de Triomphe dans un crépuscule de rayons de gloire avec au centre le jet de la Tour Eiffel et la perspective du Trocadéro et à droite dans une aube médiévale : Notre-Dame de Paris. Comme dans ce théâtre, le Roxy de New-York, il passe 30.000 spectateurs par jour, spectacle continu du matin jusqu'à la nuit, Delaunay m'écrivait : « Si après cette réclame pour la France on croit que l'art ne sert à rien ! alors, Merde ».

Tentatives, essors, inquiétudes, agitations, enthousiasmes, conceptions orientations, apostolats, le cerveau de Delaunay est toujours en ébullition.

Delaunay fait partie de cette élite de peintres de haute culture qui écrivent sur leur art aussi bien qu'ils l'illustrent. Dans cette tradition française, il est de la qualité des Gleyze, des Maurice Denis, des André Lhote, des Vlaminck. Ecoutez-le parler de la couleur :

« A une époque c'était la nuance, maintenant c'est la couleur ! Le peuple est fou de couleurs. Le peuple est sain, il aime la couleur vivante. La bourgeoisie aime les tons effacés (ils s'effacent); les raffinés les snobs, un accord de deux couleurs, au plus; les couleurs leur font mal aux yeux, les pauvres ! ils aiment les accords binaires.

Moi j'aime les couleurs de Paris — car Paris rêve tous les jours de nouvelles couleurs.

On pourrait déterminer une époque par la couleur.

La couleur a une action directe, consciente ou inconsciente. Même sur le mot aride, conventionnel, archaïque, usé, mécanique, Rimbaud n'y-a-t-il pas vu l'avenir coloré ? Le mouvement du mot coloré, sa distinction, sa vie, la plastique du mot. Ce garçon plein de vie, plein de désir d'aimer et n'ayant pu y parvenir à temps. L'amour des couleurs ! Quand Paris annoncera au monde la victoire de l'homme sur l'homme, quel déploiement de couleurs ! Quelle fête, quelles illuminations ! On fera venir tous les peintres du monde, les peintres naîtront spontanément, chaque grande place sera un chantier de couleurs. La Concorde ne sera pas assez grande. La peinture ne sera plus cette sale petite chose à marchands, et qui salit les mains. La peinture sera l'expression franche, joyeuse, sincère; elle sera populaire, spontanément comprise.

Jury de qui ? Jury de quoi ? Elle palpitera, elle éclatera de joie, elle n'aura plus besoin d'être indépendante. Le rêve de chacun sera projeté. La vie sera égale à l'espace ».

Robert Delaunay théoricien et commentateur, écrivait et parlait aussi bien qu'il peignait. Ces théories devaient le conduire avec fatalité à l'Art Mural. Le divorce des arts doit désormais prendre fin; chacun ne se contente pas d'être par lui-même un unique moyen d'expression; la nécessité de collaboration s'est imposée et a supprimé cet individualisme gratuit et vaniteux; notre époque sera signée de ce retour à l'ordre où les arts ont su se fondre dans la hiérarchie du groupe. Les murs blancs et nus des architectes de 1925 appelaient les motifs décoratifs de 1937. Delaunay a démontré que dans l'architecture moderne, les vastes surfaces planes sont souvent muettes et froides, si on les abandonne au jeu puriste des formes géométriques. Le Ciment appelle la Fresque; la peinture reprend sa notion monumentale et s'incorpore à la construction (voir suite page 4).

La Politique et la NATION

La Jeunesse de France fait appel à ses Maîtres

par **Frédéric de MONTRIVEL**

Le 10 juin 1940, à 8 heures, nous vîmes pénétrer comme à l'accoutumée, dans la salle de la faculté de la ville de l'Est, où nous nous trouvions, notre professeur de Droit Civil. Celui-ci, après s'être installé dans sa chaire, nous déclara qu'il ne voyait pas la nécessité, vu les évènements, d'avancer, sur notre prière, la date de nos examens, et il conclut en nous adjurant de ne pas nous laisser détourner de nos « studieuses études » par les « évènements actuels ».

L'après-midi, nous apprîmes que les Allemands étaient à 60 kilomètres de la ville et, le surlendemain, ils pénétraient dans une cité déserte.

Le premier acte du drame que nous n'avions pas soupçonné venait de s'achever. Rien à la Faculté ne l'avait fait pressentir; Quelques jeunes professeurs étaient partis, mais les cours continuaient toujours iaentiques. Quelques élèves étaient au front, mais rien dans l'atmosphère universitaire ne paraissait profondément changé. Et rien ne l'était en réalité. Chacun restait enfermé dans ses soucis, ses ambitions, ses études personnelles, les uns pensant au cours qu'ils avaient à faire, les autres à celui qu'ils avaient à étudier, tous persuadés que « cela s'arrangerait », que rien ne s'opposerait jamais à ce que cette vie d'ignorance mutuelle totale sur tous les plan, autres que celui de l'enseignement strict, ne durât éternellement.

Le désastre nous surprit dans un désarroi absolu, dans un écroulement général, dans une fuite éperdue de valeurs, d'idées, sur lesquelles nous croyions compter.

Dans le vide total où nous étions, nous nous jetâmes, tête baissée et selon nos tempéraments, vers les solutions toutes plus ou moins radicales qui s'offrirent à nous. Ce fut alors une courte période de lutte entre des idées adoptées, sans dicernement et irrémissiblement opposées. Je crois aujourd'hui que cette phase n'est pas terminée, mais qu'elle se transforme: l'expérience nous a pres que tous instruits du caractère excessif, inconciliable avec notre mesure française, de ces conceptions et nous nous retrouvons tous, à nouveau, pour chercher quelque chose de moins brillant peut-être, qui correspondît moins à nos sentiments, je dirais presque à nos instincts, mais qui se révélât comme un idéal solide et nouveau, comme un roc sur lequel on pourrait enfin rebâtir

Un travail de synthèse, une révolution spirituelle sont près de commencer. Nous sommes sollicités de toute part. Nous, étudiants, avons besoin de conseils, d'exemples, d'avertissements surtout. Qui peut nous les procurer, sinon ceux qui sont chargés de notre éducation intellectuelle, ceux avec qui nous avons des contacts, journaliers et que nous admirons pour leur enseignement, leur intelligence, leur grande place dans la pensée humaine?

✦ ✦

Nos maîtres ont devant eux une grande et merveilleuse tâche. Sauront-t-ils la remplir? Sauront-ils renouer avec les vieilles traditions de l'enseignement français qui ne connaissait pas des professeurs et des élèves mais des maîtres et des disciples.

Sans doute verrons nous que, pour des raisons pratiques, l'établissement de tels rapports est moins aisé aujourd'hui qu'autrefois, Reconnaissons, cependant, avec regret, qu'il y eut une époque où des relations de confiance, d'amitié, d'intimité avaient alors su s'établir entre ceux qui enseignaient et ceux qui étaient enseignés. Ces relations ne se bornaient pas à l'énoncé d'un cours substentiel mais froid, elle se poursuivaient bien après, dans l'intimité des longues conversations, des conseils directs, des encouragements. Connaissant mieux ses élèves le professeur savait trouver pour chacun les arguments qui convenaient à une compréhension plus juste et plus large de son cours, les paroles qu'il fallait pour réveiller cette flamme de dévouement et d'idéal que nous avons tous.

A cela on répondra que cette action persuasive n'était pas sans danger quand le maître était mauvais et l'élève trop docile. Certes, mais tous étant intéressés au triomphe d'idées connues et aimées, la riposte ne se faisait guère attendre, je pense en ce moment à la fameuse querelle d'Agathon, à ce magnifique réveil de la pensée chrétienne devant le sophisme matérialiste, à cette lutte ardente qui bouleversa l'élite intellectuelle et s'acheva par la victoire des idées françaises sur un internationalisme utopique. La querelle d'Agathon serait-elle possible aujourd'hui et intéresserait-elle beaucoup de gens?

Il faut enfin reconnaître que cette aspiration générale vers un idéal dans la recherche duquel certains s'étaient fourvoyés mais que tous avaient recherché cette aspiration ont réuni dans un consensus grandiose tous les éléments vivants de la nation, quand la Patrie fut en danger. La jeunesse de France se dressa comme un bloc. Et ce fut 14.

✦ ✦

Malheureusement ce qui fut vrai à l'égard des années antérieures à la guerre ne le fut plus à celui des suivantes. Au moment où les conséquences fatales d'un régime et l'abaissement des mœurs rendaient une réaction nécessaire, une période d'isolement commença pour nous. Le professeur se détacha de plus en plus de ses élèves et, sauf des exceptions, leurs rapports se bornèrent à une réunion artificielle de quelques heures, pour enseigner et pour écouter. Par contre-coup les élèves qui n'étaient plus réunis par une communion spirituelle ou par la discussion sincère et courtoise d'idées, ne nouèrent plus entre eux, en général, les liens de haute camaraderie et d'estime spirituelle qui avaient caractérisé ceux de leurs devanciers.

Cet éloignement du professeur et de ces élèves est du, à mon avis, à de nombreuses raisons pratiques dont la principale est peut-être l'augmentation considérable du nombre des élèves et des étudiants. Un professeur qui à 50 élèves à surveiller, 50 devoirs à corriger, ne va pas se pencher pendant ses heures de loisir sur l'âme de chacun, ou même de la seule élite de ses disciples. Ses autres occupations, une détente nécessaire, l'entraineront ailleurs. D'autre part, si le professeur d'aujourd'hui a une valeur intellectuelle certainement égale à celle de son prédécesseur d'avant 1914, a-t-il toujours sa science pédagogique, son intuition psychologique sa vocation de maître? Je sais pour mon compte, avoir trouvé à ce point de vue, une désillusion terrible dans cette merveilleuse classe que devrait-être la Philosophie.

I faut cependant reconnaître que tous les torts ne sont pas du même côté. L'élève se prêtera moins a de longues conversation, à des méditations capitales pour sa culture, quand il saura que, par suite de l'extension des programmes bon nombre de feuillets manuscrits ou polycopiés l'attendent et que, de gré ou de force, il les lui faudra ingurgiter. Non seulement sont travail de méditation, de controverse, en souffrira, mais il en ira également de même pour les lectures personnelles, l'étude faite pour son compte pour son plaisir, des philosophes, des historiens, des écrivains sans lesquelles on ne saurait aspirer à devenir un « honnête homme ». Après plusieurs heures de Droit d'affilée, j'ai plus envie d'aller au cinéma, de me détendre sur un stade que de lire Aristote ou de méditer sur la Patrie. Et cela est grave, car je n'ai pas le droit d'abandonner l'héritage spirituel français.

Au reste le résultat est là. Le résultat, c'est 40. *Je suis persuadé que l'une des causes de la défaite de mon pays fut l'avènement d'une génération d'hommes forts intelligents, couverts de parchemins imbattables en leur matière, science, droit lettres, au moins égaux de ce point de vue à leurs prédécesseurs, mais qui, devant un problème moral et politique élémentaire comme la Patrie-Dieu-l'Homme... furent absolument désemparés, ergotèrent, ou sourirent dédaigneusement, en effet ce n'était plus leur « spécialité », C'est ainsi, enfin, qu'on a pu voir des hommes, chefs politiques ou militaires d'une grande intelligence théorique, se trouver désemparé devant le fait brutal, fuir la réalité, fuir leurs responsabilités et s'effondrer en entraînant dans leur ruine leurs admirables convictions et la France avec.*

Voilà le mal. A-t-il un remède?

Oui, mais il faut l'appliquer avec prudence. Nous sommes dans une situation exceptionnelle et on doit nous proposer une solution convenant à notre cas.

(Voir suite page 2)

MémoNum © montpellier3m

La Politique et la Nation

(Suite de la première page)

Nous cherchons tous en ce moment quelque chose, seulement nos efforts sons dispersés et ne nous mènent nule part. Que tous les hommes d'autorité et de bonne foi qui peuvent nous guider, nous permettre d'utiliser notre force incomparable, le fassent. Je puis témoigner ici, personnellement de notre admiration pour les rares maîtres qui, dépouillant quelques instants la toge professorale, ont bien voulu nous prodiguer avec grand courage parfois, les conseils et les avertissements. J'ai été frappé de l'avidité avec laquelle, étrangers ou non, nous nous précipitions à leurs cours, de la gratitude émue qui les entourait du moment que nous les sentions comme nous sincères et passionnément dévoués au salut de notre pays.

Mais, dira-t-on, n'est-ce pas là réinstaller la politique à l'école ?

« La vie n'est pas neutre », a dit le Maréchal. En outre, nous répondrons que, grâce à Dieu, les éléments les plus subversifs du corps enseignant ont été éliminés et, d'autre part, la valeur et la tenue morale du professorat français sont un garant de la fermeté de ses vues. Nous savons parfois bien déceler le caractère utopique et pernicieux de tel ou tel enseignement et au besoin nous le montrons. D'autre part, l'atmosphère puissante de restauration des valeurs vraies qui nous entoure, fortifie ces sentiments profonds et nous imprègne tous plus ou moins.

■ ■

POURQUOI avons-nous besoin d'être ainsi guidés?

D'abord parce qu'une tâche immense nous attend, ensuite parce que de graves dangers nous guettent.

Une tâche nous attend. Celle-ci est double: tâche intérieure. *« La France de demain sera ce que la feront nos jeunes gens », a dit le doyen Ripert. Notre rôle est d'apporter à la masse, au peuple le message qui ne peut venir que de l'élite intellectuelle du pays. Comme nous, le peuple dans sa majorité, se rend compte qu'il a été trompé et a besoin de notre aide pour rebâtir sur le vide où il se trouve, pour recréer du nouveau qui le satisfasse. Faisons bien attention à cela, le peuple est dans une situation unique. Il aspire à des valeurs nouvelles, ou plutôt aux valeurs éternelles qu'on lui a trop longtemps cachées. A nous de les lui découvrir en allant à lui. Notre position est favorable car nous ne supportons pas, comme ceux de la précédente génération, l'hypothèque des théories, des rancunes et des regrets, déjà désuets dont, à leur insu peut-être, ils sont tous plus au moins imprégnés.*

La révolution sociale moderne nous apporte des éléments nouveaux, à nous d'en faire une synthèse originale et hardie. La situation ne se représentera pas et faute d'avoir su lui fournir un véritable idéal, faute d'avoir secoué notre inaltérable égoïsme de caste, nous risquons fort de périr dans les convulsions que le peuple se prépare s'il se rejette sur les fausses idéologies.

Tâche mondiale. — *Dans la reconstruction universelle, la jeunesse doit avoir un rôle capital, je n'ose dire le premier. A la nôtre, héritière du génie catholique, est dévolu le soin de réaliser la synthèse (commencée dès avant la guerre) entre les conceptions opposées qui assaillent le globe, par l'adoption des éléments, bons et utiles, que renferment toutes, plus ou moins; les théories aujourd'hui en lutte et par le rejet implacable dse sophismes, des éléments anti-humains qu'elles comportent.*

Là précisément réside un grave danger. Comment, sans expérience, opérer ce choix?

Si l'on veut opérer une véritable révolution nationale, il ne faut pas commencer par nous réduire, nous les jeunes, à l'état d'automates, de machines. Tout au contraire, nous avons le droit et le besoin de comprendre. Une adhésion intellectuelle de la jeunesse est indispensable.

Et voilà pourquoi, nous répèterons inlassablement, nous avons besoin de nous grouper, de nous organiser, d'avoir des chefs et des conseillers. Je crois déceler parmi nous une aspiration assez complexe à nous recueillir et à nous unir à la fois. Des groupes, des foyers confessionnels se forment. C'est bien, mais c'est trop peu. Il faudrait qu'unie autour de ses chefs, la jeunesse de France constituât une infinité de foyers, vivant dans une intimité morale parfaite et assez brûlants pour réveiller et unir les cœurs français. Ainsi et seulement ainsi, serons-nous capables de donner au monde le message auquel il aspire si violemment depuis 20 ans; ainsi saurons-nous par notre exemple et notre sang, cimenter la cité nouvelle qui se rebâtira sur le monde épuisé. C'est là une question de vie ou de mort. Les grands, les très grands événements qui nous attendent ne trouveront-ils toujours que des hommes trop petits?

Frédéric de MONTRIVEL.

LE PROBLEME DES TRAITEMENTS

A notre connaissance, l'Echo des Etudiants est le premier à avoir publiquement exposé le problème des traitements des membres de l'enseignement.

D'autres journaux ont entrepris des campagnes parallèles, parmi lesquels Compagnons, Le Journal des Débats, L'Effort, etc...

Certains lecteurs ont été surpris par nos articles. Pour un peu, on nous aurait traité d'organe séditieux et accusé de faire renaître les revendications passées.

A ce sujet, il faudrait bien distinguer. Il y a eu, grâce à la démocratie parlementaire, une exploitation pour des fins politiciennes des très légitimes revendications des ouvriers et des fonctionnaires. Mais l'agitation entretenue par une bande de profiteurs, qui, une fois au pouvoir ont d'ailleurs toujours trahi ceux qui les y avaient portés, ne doit pas nous faire ignorer les intérêts vitaux des cadres de la nation.

C'est ce qu'a fort bien compris la Légion française des combattants. Nous pensons que cela rassurera les quelques lecteurs inquiétés par des articles, dont nous sommes d'autant plus fiers que l'information suivante, puisée dans Le Journal des Débats du 2 février, vient leur donner une éclatante confirmation:

« La Légion française des combattants entreprend, en plein accord avec le Secrétariat d'Etat à l'Education Nationale, une action en faveur des instituteurs. »

Dans le cadre de cette action de la Légion nous citerons ces extraits d'un article particulièrement pertinent de notre confrère L'Opinion, de Cannes:

Un instituteur de 23 ans, marié, dans une ville de 70.000 habitants, gagne indemnités comprises, 1.364 fr.

Dans une ville de 50.000 habitants, un jeune professeur de 26 ans, sortant de Saint-Cloud ou licencié, gagne, toutes indemnités comprises et non logé, 1.744 fr. 50 par mois.

La situation d'instituteur est assimilée à celle de commis d'administration ou des P. T. T. Or, un commis, après un seul concours, accède à un poste qui lui permet de briguer ensuite une place de receveur ou de contrôleur par simple inscription à un tableau d'avancement. L'instituteur, lui, doit passer plusieurs examens et consacrer plusieurs années à l'étude: une fois admis, aucun débouché d'aucune sorte ne se présente à lui. Il est dans la filière, il y restera jusques au bout!

Le gardien de paix le moins rémunéré reçoit, indemnités comprises, une solde de 2.490 fr. par mois et nul ne songerait à trouver excessif le traitement de ceux qui veillent au bon ordre de nos cités.

La mission si délicate d'instruire les enfants de France, est-elle moins importante que celle du postier, du gardien de paix ou du commis d'administration?

N'oublions pas non plus que la qualité d'instituteur réclame, en plus de travail un immense dévouement sans lequel la grande mission sociale de l'éducation des jeunes deviendrait un gagne-pain particulièrement terne et décourageant ;ce facteur essentiel, s'il n'est pas tarifable, ne saurait pourtant être oublié, dans les termes de la comparaison.

Le maître d'école a plus de congé qu'un autre, certes. Mais en plus de ces heures de classe et sans rétribution spéciale, on lui confie l'enseignement post-scolaire, la direction de sociétés sportives, sans compter que bien d'autres activités s'offrent à lui en dehors de son travail, s'il veut remplir pleinement le rôle magnifique qui lui est dévolu.

Quelques chiffres feront comprendre comment dans ce domaine au cours de cette année, nos instituteurs ont su participer magnifiquement au grand travail du relèvement français:

Par la vente de portraits du Maréchal, ils ont apporté 16.846.000 fr. au Secours National. Ils ont ramassé 3.875.000 kilos de vêtements. Ils ont envoyé 69.925 colis aux prisonniers. Ils ont ramassé 3.392.000 kilos de ferraille et procuré 5.300.000 fr. aux œuvres d'entr'aide aux prisonniers.

Ne serait-il pas juste que l'on décharge des soucis individuels ceux que l'on charge d'un fardeau d'intérêt public, en proportion du poids de ce fardeau?

Maintenant que l'estampille officielle est donnée à cette campagne, souhaitons qu'elle aboutisse rapidement. Souhaitons que l'on oublie pas les répétiteurs, les professeurs adjoints et les professeurs tout court.

Signalons que nous accrochons le grelot dès aujourd'hui en ce qui concerne d'autres carrières: en particulier la magistrature.

ECONOMISER LE PAPIER

C'EST SERVIR

Afin d'éviter les invendus, achetez chaque semaine votre *Echo* chez le même dépositaire, ou mieux: Abonnez-vous.

LA VIE DES UNIVERSITES

UNIVERSITE D'ALGER

Faculté des Sciences. — Par arrêté du 26 janvier 1942, la Faculté des Sciences de l'Université d'Alger a été autorisée à délivrer le certificat d'études supérieures de mathématiques, physique et chimie.

UNIVERSITE DE GRENOBLE

PLACE AUX... JEUNE!

Dans une salle archi-comble, sous la présidence d'honneur de M. Marcel Blanchard, recteur de l'Université de Grenoble, se déroulait la revue de l'A. G.; revue en 8 tableaux entièrement composée par Henry Magnan, étudiant en lettres, connu de tout Grenoble pour son humour et sa valeur littéraire.

Cette revue était donnée dans un but charitable: la recette en est destinée à la confection de colis pour nos prisonniers. Ainsi, même dans nos moments de joie et de gaieté, nous n'oublions pas nos frères étudiants qui, derrière leurs barbelés, attendent leur tour aussi de vivre enfin dans le travail et la joie.

Parmi ces 8 tableaux, on remarqua particulièrement « Nostalgie de Paris » qui fut la scène la plus goûtée par la délicatesse de son évocation; l'ambiance musicale, le réverbère, seule lumière à la scène, le fantôme de Montmartre et les toits parisiens sous une claire nuit de février ont du étreindre le cœur de plus d'un Parisien réfugié.

Dans « Carte de lamentations », un paysan et une paysanne du Dauphiné, par leur accent et leur verve mirent l'auditoire en gaieté.

L'ombre du vieux La Fontaine apparaissant dans les couloirs de la « Comédie... humaine » mit la salle en délire par son évocation fantaisiste du corbeau et du renard soud la forme « Le Corbac et le Goupil ».

Et ainsi se succédaient les tableaux pendant que l'heure passait... amenant sur la scène les meilleurs étudiants-artistes qui, pour être amateurs n'en étaient pas moins excellents.

On y remarqua: le talent et le naturel de Jacques Kuentz)Médecine), la verve de Jacques Blanc et de Henry Magnan (Lettres), les jeux de physionomie de Jacques Magnan (Droit), l'entrain et la gaieté de Jany Artru et Denise Menot (Lettres), la jolie voix de Georges Guiran (Médecine).

C'étaient encore des étudiants qui avaient organisés les décors (Denise Menot, fille du célèbre Rob d'Ac), les éclairages (Paul Adam, d'I E C). L'orchestre jazz était uniquement étudiant.

Une vibrante **Marseillaise** termina cette soirée, des mieux réussies, où la gaieté et l'entrain des acteurs, la valeur de l'orchestre mirent tout de suite une ambiance jeune et saine.

UN JOURNAL SERIEUX
LE JOURNAL DES ELITES
DEMAIN
L'HEBDOMADAIRE DE LA CITE FRANCAISE
Avec ses pages :
JEUNESSES DE FRANCE
FRANCE, TERRE CHRETIENNE
FAMILLE ET PATRIE
LETTRES ET ARTS
ETC.
EN VENTE PARTOUT
1 fr 75

UNIVERSITE DE LYON

FACULTE DE DROIT

Inscriptions. — Les inscriptions du second semestre se prendront, pour la Capacité comme pour la Licence, du 1er au 15 mars 1942; à cette occasion, le Secrétariat de la Faculté sera ouvert matin et soir.

Le prix de ces inscriptions est le même que celui des inscriptions prises en novembre.

—«o»—

UNIVERSITE DE MONTPELLIER

FACULTE DES SCIENCES

M. Florin Vasilesco, maître de conférences de mathématiques à la Faculté des Sciences, vient d'être nommé professeur sans chaire.

A cette occasion, l'**Echo**, auquel M. Vasilesco a bien voulu accorder sa collaboration à plusieurs reprises est heureux de lui présenter ses félicitations les plus respectueusement chaleureuses.

■ ■

FACULTE DE MEDECINE

M. Zeilkin Simon a obtenu la mention « très honorable » pour sa thèse de doctorat en médecine:

« L'ostéosynthèse par matériel résorbable. »

Le jury était présidé par M. le professeur Aymes.

■ ■

M. Pierre Muller a obtenu la mention « très honorable » pour sa thèse de doctorat en médecine:

« Contribution à l'étude des injections intra artérielles de mercurochrome dans le traitement des plaies infectées des membres. »

Le jury était présidé par M. le professeur Massabuau.

UNIVERSITE DE TOULOUSE

Soutenance de thèse. — Le jeudi 5 février, à 15 h. 30, salle de Minéralogie, M. Riveng, licencié ès-sciences, a soutenu sa thèse pour l'obtention du titre de docteur ès-sciences.

Première thèse. — Oxydation et réduction de quelques sulfates de vanadium.

Deuxième thèse. — Les cellules photo-électriques dans l'infra-rouge.

Jury. — Président : M. Duffour ; assesseurs : MM. Pichot, Mondain-Morval.

■ ■

Communiqué de la Société d'histoire naturelle de Toulouse. — Séance du mercredi 4 février 1942, à 17 h. 30, Salle de Botanique.

Communications de :

— M. Cépède, sur les méfaits de la Fourmi des Pharaons (Monomorium Pharonis L.), procédé de lutte contre son invasion domestique.

— M. Astre, sur un dépôt de Nation dans les eaux du Boulou.

■ ■

Par arrêté du 28 janvier 1942, une école pratique de commerce et d'industrie de garçons est créée à Toulouse.

Soyez de nos Amis
Abonnez-vous!

Nominations

M. Le Senne, professeur à la faculté des Lettres de l'Université de Nancy, est nommé maître de conférences de psychologie pédagogique à la faculté de Lettres de l'université de Paris.

■ ■

M. Etienne Sourian, professeur à la faculté des Lettres de l'Université de Lyon, est nommé à compter du 1er janvier 1942, maître de conférences de philosophie et histoire de philosophie à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris.

■ ■

M. Coulouma, agrégé à la Faculté de Médecine et de Pharmacie de l'Université de Lille, est nommé agrégé pérennisé à compter du 1er janvier 1942.

■ ■

MM. Coutelen, Enselme, Morin, Melnotte et Roques, agrégés des Facultés de Médecine sont nommés agrégés pérennisés à compter du 1er janvier 1942.

■ ■

Sont nommés professeurs sans chaire, à compter du 1er janvier 1942:

MM. Guillien et Le Balle, agrégés des Facultés de Droit.

MM. Abel, Giroud, Joannon et Poursines, agrégés des Facultés de Médecine

MM. Henri Castan, Dieudonné, Heilmann, Heishorn, Le Roux, Lenoir Petit, Piveteau, Rocart et Vasilesco, maîtres de conférences des Facultés des Sciences.

MM. Bachelard, Chantraine, Sorre et Etienne Souriau, maîtres de conférences des Facultés des Lettres.

■ ■

M. Coulouma, agrégé pérennisé à la Faculté de Médecine de l'Université de Lille, directeur de l'Institut d'anatomie de Fribourg est nommé professeur sans chaire, à compter du 15 janvier 1942.

■ ■

M. Boyer, maître de conférences à la Faculté des Lettres de l'Université de Caen, a été nommé professeur titulaire de la chaire de philosophie de cette Faculté (chaire transformée).

SERVICE NATIONAL DES ETUDIANTS

ETUDIANTS LYONNAIS!

Tous à la conférence du commandant Bernard Frank: « Un chef : Charcot, Souvenirs du Pourquoi-Pas », samedi 28 février à 17 heures.

■ ■

AVEC UNE EQUIPE ROUTIERE A L'ASSEMBLEE DE JEUNESSE DE MEYZIEUX

L'arrivée. — *Le tortillard — que nous dirons pittoresque (il faut bien faire contre mauvaise fortune bon cœur) — nous débarque vers midi à Meyzieux. Nous sommes une quinzaine d'étudiantes et d'étudiants: le groupe de danses folkloriques, quelques membres de la section propagande, l' « Equipe Routière » n° 1 au complet.*

Nous gagnons la salle des fêtes, par des rues désertes, la neige étouffe le bruit de nos pas.

Le spectacle. — *Maintenant la salle est pleine. Le trou du rideau nous révèle un public jeune et sympathique.*

Trois coups: Rideau. Le groupe folklorique prend possession de la scène. Il interprète avec entrain quelques danses régionale, évocatrices des charmes et des chansons de nos vieilles provinces: la Galette, la Champagne, la Ronde Lorraine... Puis la section théâtrale présente deux comédies - farces: l'Impromptu de Barbe-Bleue, qui met en scène les personnages du conte de Perrault et l'Elixir de Longue Vie, joué avec naturel. Une excellente ambiance est créée: rires, applaudissements, exclamations, font écho dans la salle au jeu des acteurs.

Au cours des interruptions des séances, le meneur de jeu, Claude Robert, anime la salle. Toute l'assistance chante en chœur les chansons de tout notre pays; celles d'hier comme celle d'aujourd'hui: Les Deux Compagnons, Fanchon, Sur la route de Dijon...

Mais voici l'entr'acte et sur le thème on ne construit que dans l'amour et la joie, *Pandèle, de la section de Propagande prononce une allocution, solidement bâtie, fortement pensée, sur un ton persuasif.* Joie dans le travail d'abord: *notre propagandiste recherche les causes qui avaient tué la* vieille chanson du travail. *Il évoque le machinisme, la division du travail poussée jusqu'à ses aboutissements les plus inhumains. Il s'attaque à un certain état d'esprit qu'il appartient aux Jeunes de faire cesser. « Le travail silencieux de l'atelier sans joie est d'une époque où le travail était sans cesse dirigé contre le travail, où les vies dites bien remplies se passaient à gagner sur les heures de l'effort qui virilise quelques instants d'un farniente qui avachit. » L'orateur oppose ensuite aux plaisirs faciles et dissolvants les vraies joies, particulièrement celles de la famille. «Les rires entre copains, ces rires d'hommes sur les lèvres de 15 ans n'expriment pas la joie, et lorsqu'on n'a appris à ne rire que des plaisanteries de caboulot, il paraît difficile de faire passer la vraie joie dans son futur foyer. Demandez-vous plutôt si faire taire les soucis des papas, dissiper les nuages qui passent quelque fois au cœur des mamans, ce n'est pas se préparer des foyers illuminés d'amour.*

Puis c'est un rappel à nos devoirs à l'égard des prisonniers: « Songez que dans la longue méditation des stalags et oflags, nos frères et nos pères prisonniers se sont composés leur lointain village une image de rêve. Songez combien il leur serait doux de retrouver à leur retour, grâce à vous, leur petite cité transfigurée. Ils ont suffisamment souffert, suffisamment mérité de la patrie pour que ce rajeunissement, vous le ressentiez comme un devoir. » Pour clôturer dignement cette assemblée voici: le Message du Maréchal. *C'est M. Gaillemer, délégué régional à la Jeunesse qui l'apporte.*

Après avoir fait entendre les disques des deux premiers messages du Maréchal — ceux du 18 et du 20 juin 1940, M. Caillemer s'adresse aux jeunes de Meyzieux et les invite avec éloquence à réaliser dans l'effort et dans la joie cette Révolution Nationale: politique sociale et individuelle qui fera de notre France une nation modèle.

Enfin, c'est debout que les jeunes de Meyzieux et les représentant du Service National des Etudiants acclament une motion de respectueuse affection et d'absolue dévouement à la personne du Maréchal et à son œuvre.

Retour. — *Le tortillard essoufflé nous a repris. Il fait froid mais nul ne s'en aperçoit. Nous vibrons encore aux accents de* La Marseillaise *chantée par une jeunesse unanime à laquelle nous avons conscience d'avoir fait sentir plus intimement la réalité de la communauté nationale. Nous avons fait du bon travail: les Jeunes de Meyzieux sont désormais groupés et organisés. Grâce à nous la Révolution Nationale est passée par ici.*

Le Maréchal a dit: « qui est incapable de s'intégrer à un groupe, d'acquérir le sens vital de l'équipe ne saurait prétendre à servir. Cultivez parmi vous l'esprit d'équipe. »

Le service National des Etudiants vous en donne l'occasion Venez aux « Equipes Routières ».

A L'OFFICIEL

CREATION DANS LES COLLEGES TECHNIQUES OU DANS LES SECTIONS TECHNIQUES DE COLLEGES DES CLASSES DE QUATRIEME ANNEE (J. O. du 1er février 1942, p. 462).

■ ■

CREATION DE NOUVELLES COMMISSIONS CONSULTATIVES AU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE (Arrêté publié au J. O. du 31 janvier 1942, p. 442).

Article 2 de l'arrêté:

« D'autres commissions consultatives sont instituées avec les objets suivants:

15. Fouilles archéologiques dans la France métropolitaine;
16. Fouilles archéologiques dans la France métropolitaine.
17. Publication et documentation.
18. Aide aux savants et aux inventeurs et à leur famille dans le besoin.
19. Inventions et brevets.
20. Questions juridiques et contentieuses.

■ ■

LA RECONNAISSANCE PAR L'ETAT A ETE ACCORDEE A:

L'Ecole industrielle et commerciale (école Saint-Nicolas), 92, rue de Vaugirard, Paris.

L'Ecole privée technique commerciale et professionnelle Le Rebours, 46, boulevard Auguste-Blanqui, Paris. **(J. O. du 30 janvier 1942, p. 427).**

■ ■

SUPPRESSION DE DEUX LICENCES D'ENSEIGNEMENT

Le J. O. du 3 février 1942 (p. 484 et 485) publie deux décrets:

L'un supprime la **licence d'enseignement primaire supérieur.**

(A titre transitoire, les étudiants titulaires d'un certificat avant la première session normale de 1944 pourront terminer cette licence).

L'autre supprime la **licence d'enseignement technique.**

(Mêmes mesures transitoires que précédemment).

■ ■

RECTIFICATIFS

Le **J. O.** du 5 février 1942 (p. 520 et 521) publie:

1° Un rectificatif relatif au certificat d'aptitude à l'enseignement dans les collèges.

2° Un second rectificatif visant les programmes de l'enseignement secondaire.

CONSEILS DE L'ORDRE DES ARCHITECTES

Décret du 3 février 1942 (J. O. du 6 février 1942, p. 544 et 545), fixant les conditions des membres de ces conseils.

LE CONCOURS GENERAL

En raison des circonstances, le concours général de l'enseignement secondaire n'aura lieu que pour la métropole, l'Algérie, la Tunisie et le Maroc.

Il ne comprendra que les épreuves suivantes:

Classe de première. — Composition française, version latine, géographie.

Classe de philosophie. — Dissertation philosophique, histoire.

Classe de mathématiques. — Mathématiques, physique.

Les dates s'échelonnent du 12 mai au 20 mai 1942.

INDEMNITES SPECIALES ALLOUES AUX FONCTIONNAIRES DE L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE CHARGES DE L'EDUCATION GENERALE ET SPORTIVE

Arrêté du 31 janvier 1942 (J. O. du 5 février, p. 520).

Article 2. — Les instituteurs ayant obtenu dans un centre d'éducation générale et sportive le certificat de stage, avec mention honorable et les instituteurs titulaires du certificat d'aptitude à l'enseignement de l'éducation physique, degré supérieur, reçoivent une indemnité annuelle permanente de 500 francs.

Article 3. — Sur proposition de l'inspecteur départemental de l'éducation générale et des sports, en accord avec les inspecteurs primaires et l'inspecteur d'académie, les instituteurs qui, dans les écoles primaires enseignent ou dirigent les activités d'éducation générale et sportive, de façon satisfaisante,reçoivent une indemnité de 500 francs. Cette indemnité peut se cumuler avec celle prévue à l'article 2.

Article 4. — En sus des indemnités visées aux articles 2 et 3, les instituteurs qui exercent ou dirigent les activités d'éducation générale et sportive de façon particulièrement distinguée reçoivent dans les mêmes conditions une indemnité de 1.000 francs.

Article 5. — Pour récompenser les fonctionnaires de l'enseignement primaire qui se seront exceptionnellement distingués dans les services rendus à l'éducation générale et sportive, le montant de l'indemnité visée à l'article 4 peut, sur proposition spéciale de l'inspecteur principal de l'éducation générale et des sports, approuvée par le recteur, être élevé jusqu'à ce que le total de cette indemnité et de celles prévues aux articles 2 et 3, atteigne une somme globale de 3.000 francs

Elle aura alors le caractère d'une récompense nationale et mention en sera faite au dossier de l'intéressé.

Article 6. — Toutes ces indemnités, non soumises à retenues, sont payables en une seule fois dans les trois mois qui suivent leur attribution.

Les indemnités visées aux articles 3, 4 et 5 sont attribuées pour un an et renouvelables sur proposition.

Notre Frère le Corps

Les COUPES de l'O.S.S.U.

RESULTATS HOMOLOGUES DES COUPES UNIVERSITAIRES

FOOTBALL

Poule A

18 janvier. — S. M. U. C. bat G.U.C. 9 à 0.

1er février. — S. M. U. C. bat A. S. U. L., 4 à 1.

Poule B

25 janvier. — T. U. C. bat C. U. C., 1 à 0.

1er février. — T. U. C. bat L. E. C., 1 à 0.

M. U. C. bat C. U. C., 1 à 0.

Classement

Poule A

1. S. M. U. C. ..	9 points,	3 matches	
2. A. S. U. L. ..	7	— 3	—
3. G. U. C.	2	— 2	—
4. A. U. C.	0	— 2	—

Poule B

1. M. U. C.	8 points,	3 matches	
T. U. C.	8	— 3	—
3. C. U. C.	5	— 3	—
4. L. E. C.	2	— 3	—

■ ■

BASKET-BALL

Poule A

1er février. — T. U. C. bat A. U. C., par forfait.

S. M. U. C. bat G. U. C., 21 à 11.

Poule B

A. S. U. L. bat M. U. C., 17 à 14.

C. U. C. bat L. E. C. forfait général.

Classement

Poule A

1. S. M. U. C. ..	9 points,	3 matches	
2. T. U. C.	9	— 2	—
3. G. U. C.	4	— 2	—
4. A. U. C.	2	— 3	—
5. M. U. C.	forfait général		

Poule B

1. A. S. U. L. ..	9 points,	3 matches	
2. M. U. C.	7	— 3	—
3. C. U. C.	5	— 3	—
4 L. E. C.	forfait général		

■ ■

RUGBY

Poule A

25 janvier. — T. U. C. bat C. U. C., 33 à 0.

1er février. — T. U. C. bat M. U. C., 29 à 8.

L. E. C. bat C. U. C. par pénalité.

Poule B

1er février. — A. S. U. L. bat G.U.C., par forfait.

S. M. U. C. bat N. U. C., forfait général.

Poule A

1. T. U. C.	6 points,	2 matches	
2. C. U. C.	2	— 2	—
3. M. U. C.	1	— 1	—
4. C. U. C.	1	— 1	—

Poule B

1. S. M. U. C. ..	6 points,	2 matches	
2. A. S. U. L. ..	4	— 2	—
3. G. U. C.	3	— 2	—
4. N. U. C.	forfait général		

Dernière Heure

Le match de basket-ball qui devait opposer dimanche dernier à Grenoble les équipes du G. U. C. et du Toulouse U. C. n'a pas eu lieu, le terrain étant impraticable.

Les Toulousains n'ont toujours fait aucun match pour la Coupe de l'O. S. S. U.

Délassement...

POUR vous « changer les idées », DESSINEZ! Quelle joie lorsque, judicieusement conseillé, vous constatez avec quelle étonnante facilité, prennent corps, à travers votre personnalité, vos interprétations d'après les modèles fournis, d'après la nature ou selon votre imaginative fantaisie!

Que vous ayiez tout à apprendre ou simplement à vous perfectionner, « LE DESSIN FACILE », en moins d'un an, vous initie au dessin. Cette nouvelle méthode, créée par MARC SAUREL, le précurseur de ce genre d'enseignement, est l'aboutissement de trente ans de pratique et de succès. S'accomodant de votre temps disponible, elle ne porte aucun préjudice à vos autres études et vous fournit une documentation toujours présente.

Jeune, simple, clair, attrayant, moderne et efficace, « LE DESSIN FACILE », mieux qu'un passe-temps, est un précieux auxiliaire de vos travaux actuels comme de votre futur métier, car, savoir dessiner confère toujours une supériorité.

Enfin (sait-on l'avenir?) « LE DESSIN FACILE » prépare des carrières intéressantes : publicité, illustration, mode, dessin animé. Prix accessibles à tous.

Demandez aujourd'hui la brochure illustrée GRATUITE (dire le genre qui intéresse): «LE DESSIN FACILE», Serv. Et. 1, BANDOL (Var).

Siège à Paris, 35, r. Lauriston, XVI.

MémoNum © montpellier3m

LA PAGE DES SCIENCES

Un précurseur méconnu de l'étude des glaciers : l'Evêque Louis Rendu

par M. Léon Moret
Professeur à la Faculté des Sciences de Grenoble

Le grand courant scientifique déclenché au XVIII' siècle vers le massif du Mont-Blanc par les explorations de l'illustre de Saussure a permis à un homme de se distinguer spécialement par ses facultés d'observations et l'originalité de ses idées sur le mouvement des glaciers. Cet homme est l'abbé Louis Rendu, qui fut évêque d'Annecy, de 1942 à 1859.

Mgr Rendu joua un rôle important dans le mouvement philosophique, politique et social de son temps. Partisan convaincu des libertés civiles et polémiste ardent, il devait se lier au cours de ses luttes avec Louis Veuillot qui a dit de lui qu'il était de ceux dont il avait toujours suivi la lumière et toujours senti la main.

Mais la grande réputation dont il jouissait dans le monde catholique lui vint surtout à la suite de la publication de sa fameuse « Lettre à S. M. le Roi de Prusse » (1843), souverain qu'il considérait comme la clef de voûte du Protestantisme. C'est qu'il touchait là au délicat problème, déjà abordé par Bossuet et Leibnitz, celui de la réconciliation, dans le sein et sous l'égide de l'Eglise catholique, des diverses confessions chrétiennes. Si cette tentative, qui annonçait ainsi les conversations de Malines, n'eut pas la suite qu'elle promettait, c'est que la Lettre en question fut condamnée en Prusse, où elle commençait à se répandre et à ébranler les esprits, et finalement interdite.

Mais, à côté du controversiste, il y avait en Mgr Rendu un naturaliste enthousiaste dont les recherches valent qu'on s'y arrête. Tous ses travaux scientifiques sont antérieurs à sa nomination au siège épiscopal d'Annecy car, apôtre dans l'âme, il n'eut plus guère, à partir de ce moment, de loisirs à leur consacrer.

Il s'occupa tout d'abord de physique dont il publia un traité en 1823, bientôt suivi par des recherches originales sur la force et la direction des vents ainsi que sur le rôle de l'électricité dans le phénomène de la cristallisation; ce dernier mémoire, présenté à l'Institut en 1828, ne passa pas inaperçu et fut commenté par le grand chimiste Biot, le maître de Pasteur.

Mais c'est surtout par des travaux de géologie, science dont le brusque essor avait été si brillant, qu'il devait se signaler. Après quelques essais sur la constitution géologique générale de la Savoie, essais qu'il devait d'ailleurs reprendre et compléter plus tard (1), son attention fut heureusement retenue par l'étude des glaciers, c'est de ces « miracles de la nature » comme on les appelait alors, sans doute parce que l'explication qu'on en donnait était loin d'être satisfaisante et laissait planer un certain mystère.

C'est en 1840 qu'il fit paraître, dans les Mémoires de l'Académie Royale de Savoie, sa célèbre « Théorie des glaciers de la Savoie », ouvrage à jamais mémorable au dire d'un bon juge, le physicien anglais Tyndall, et dans lequel il fit preuve d'une sagacité d'observation et d'une ampleur de vues remarquables.

Le moins que l'on puisse dire maintenant, c'est que les conceptions qu'il y expose sur les causes de la progression des glaciers contiennent en germe toutes les idées les plus modernes sur le sujet.

Il est certain, comme le remarque encore Tyndall, que si Rendu avait pu vérifier ses idées par une série de mesures exactes, en d'autres termes, s'il avait ajouté à ses remarquables connaissances celles plus pratiques de l'arpenteur, il serait de nos jours regardé comme le maître incontesté de la théorie glaciaire.

■ ■

A l'époque où il parut, l'ouvrage mit d'emblée son auteur en évidence parmi les savants les plus éminents; il eut même les honneurs d'une traduction anglaise et ne fut pas étranger à la vogue dont commençaient à jouir les glaciers dans le grand public.

Et c'est pourquoi, lorsque la Société géologique de France vint tenir son Congrès extraordinaire à Chambéry en 1844, c'est à l'abbé Rendu qu'elle en confia sans hésitation, la présidence. Ce lui fut l'occasion de développer, au cours des séances, sa théorie des glaciers et de montrer le parti que l'on en pouvait tirer pour expliquer le transport des blocs erratiques. L'auteur apportait ainsi une puissante confirmation des travaux de Playfair et de Charpentier, travaux qui, sur ce point, se trouvaient en désaccord avec les idées de Saussure pour qui la dispersion de ces énormes blocs était attribuée à d'antiques et puissants courants diluviens.

Tout le monde sait aujourd'hui que la neige fraiche qui s'accumule sans cesse sur les hautes montagnes s'y transforme par le tassement, dont l'effet est de souder les fines aiguilles de glace et d'expulser l'air, en une masse feutrée puis granuleuse ou névé, puis enfin en véritable glace translucide et plastique qui s'écoule lentement par les vallées sous l'influence de la pression et de la pesanteur: c'est le fleuve glaciaire.

A l'époque où l'abbé Rendu commençait ses recherches, on ignorait encore le mécanisme de la transformation de la neige en glace et surtout les vraies causes du mouvement des glaciers. On n'en était plus cependant comme certains l'avancaient encore, à croire que toute marche en avant du glacier était une impossibilité physique, mais les savants d'alors vivaient sur les idées de de Saussure, dont l'autorité n'était pas discutée.

Or, il se trouva que, si le père de la géologie alpine avait vu juste dans bien des cas, ses idées sur la progression des glaciers étaient manifestement insuffisantes.

Pour lui, en effet (et cette théorie était en partie empruntée à ses devanciers Altmann et Grünner), les glaciers qu'il compare à des masses rigides glissent par leur propre poids sur les pentes rocheuses des vallées; mais il ajoute que la pression exercée par les neiges de ce que nous appellerions aujourd'hui le bassin d'alimentation, et la chaleur de la terre qui fond la glace à son contact, facilitent ce mouvement, auquel il attribue, à tort une vitesse plus grande sur les bords que dans la partie médiane du glacier.

Bien qu'ayant remarqué la structure si spéciale, souvent veinée et zonée de la glace, il ne parait donc pas y avoir attaché d'importance; visiblement, ce problème ne l'a pas intéressé.

Or, le grand mérite de Rendu fut, tout d'abord, de montrer comment la neige peut se métamorphoser progressivement en glace sous l'action de la pluie, des vapeurs qui se condensent à sa surface, de l'action ramollissante du soleil et surtout de la pression, puis, de tirer argument de la structure de cette glace, incompatible avec l'idée de rigidité mise en avant par de Saussure, pour ajouter à la notion juste de pesanteur, celle infiniment féconde de plasticité.

Telle est l'idée dominante de ses recherches, idée à laquelle il était d'ailleurs arrivé par la seule observation scrupuleuse et attentive des glaciers de la vallée de Chamonix.

« Il y a une foule de faits, écrit-il dans sa Théorie des Glaciers de Savoie, qui semblerait faire croire que la substance des glaciers jouit d'une espèce de ductilité qui lui permet de se modeler sur la localité qu'elle occupe, de se rétrécir et de s'étendre comme le ferait un pâte molle. »

D'où l'expression de « glacier d'écoulement » qu'il applique à la Mer de glace, montrant ainsi qu'entre un fleuve et un glacier la ressemblance s'accuse jusque dans les variations qui existent aux différents points de la masse mobile (le mouvement d'ensemble du glacier est plus rapide vers le millieu de sa surface que sur ses bords, où il est ralenti par le frottement) et que la différence n'est qu'une question de vitesse.

« Les glaciers d'écoulement sont des fleuves d'eau solide », précise-t-il.

La glace est donc plastique, et il fallait maintenant expliquer cette propriété, cause du mouvement des glaciers.

Il est incontestable que Mgr Rendu, qui avait déjà noté l'allure fluidale de la glace, est allé très loin sur le chemin de cette explication et qu'il avait eu l'intuition de l'importance du regel. Il avait en effet remarqué que de la glace en menus morceaux, mise dans un seau, et arrosée d'eau pouvait se transformer en une masse compacte.

C'est presque la classique expérience de Tyndall auquel est due la théorie du regel et qui, en comprimant de la glace fragmentée dans un cylindre, obtenait un bloc rigide ayant pris exactement la forme de son moule.

On sait que l'effet de la pression est de rendre plastique les corps les plus rigides; or, ici, son action est de faire fondre la glace, même si la température est inférieure à 0°, parce que l'eau est le seul corps qui augmente de volume en passant de l'état liquide à l'état solide.

Toutes les propriétés des glaciers vont découler de cette propriété spéciale de la glace. L'eau de fonte s'insinue ensuite entre les morceaux de glace où elle est refroidie et immédiatement congelée.

La glace d'un glacier cheminant sur un substratum essentiellement régulier est soumise à tout instant à un double phénomène de disjonction suivi de regel, qui augmente sa plasticité et facilite d'autant la progression de l'ensemble sollicitée par la pesanteur.

TOUTES les conclusions du mémoire de Rendu furent confirmées par les longues études dues à des savants illustres tel que Agassiz, Forbes,, Tyndall et Desor; elles sont aujourd'hui classiques.

A vrai dire, ces conclusions n'étaient pas entièrement nouvelles, car, plus de soixante années auparavant, elles avaient déjà été entrevues par Bordier, pasteur protestant à Genève et auteur d'une petite brochure, relatant un voyage à Chamonix, dans laquelle se trouvent de judicieuses remarques sur la structure, la ductilité et la flexibilité de la glace des glaciers qu'il compare à de la cire amollie, ainsi que tout un programme détaillé pour permettre l'observation rationnelle des glaciers et dont pourraient encore s'inspirer nos modernes glaciologistes.

D'après Douglas Freshfield, l'auteur du plus récent livre sur H. B. de Saussure, il est probable que Bordier tenait ces idées de Hennin, résident de France à Genève, lequel s'intéressait aux glaciers et avait même prescrit des mesures pour s'assurer de la vitesse de la Mer de glace.

Ces faits, mis en lumière pour la première fois en 1863 par Studer, qui découvrit l'intérêt scientifique de ce petit livre, étaient passés inaperçus à l'époque de leur publication de Saussure n'avait pas jugé l'ouvrage favorablement, peut-être parce qu'il ne l'avait pas lu en entier, et il est certain que Rendu n'en a jamais eu connaissance.

Peu importe d'ailleurs, puisque c'est Rendu qui, le premier, a reconnu et formulé les lois essentielles du mouvement des glaciers et que c'est à partir de lui que leur étude s'engagea dans une voie nouvelle et féconde.

Son œuvre, d'une grande pénétration scientifique, étayée par l'observation précise des faits, restera et le nom de Rendu, trop oublié de nos jours, doit figurer en bonne place dans la cohorte des hommes de science qui ont consacré leur vie à faire vraiment connaître et aimer la montagne.

(1) Ainsi, au cours de la réunion extraordinaire de la Société géologique de France, qu'il présida en 1844 à Chambéry, Rendu fit une communication sur « Quelques problèmes relatifs à la chaîne des Alpes » dans laquelle il mit en doute l'hypothèse, alors en vogue, du soulèvement de la chaîne primitive. Il avait déjà remarqué la dissymétrie d'ensemble de la chaîne alpine mise en évidence par le fait que toutes les couches sont, en gros inclinées vers l'Est. Peut-être faut-il voir là le germe de l'hypothèse moderne sur les mouvements tangentiels et l'unité de la poussée orogénique, venue de l'Est.

LE PETROLE de BORNEO

par Édouard CALVET
Chargé de Conférences à la Faculté de Sciences de Marseille

L'IMPORTANCE des pétroles de Bornéo dans le conflit mondial actuel est exceptionnelle. C'est ce qui explique la lutte acharnée entre nippons et britanniques pour la possession de cette île de la Sonde.

En dehors de l'appoint considérable en carburant que représenterait la mise en valeur de ces pétroles au profit des Japonais, il faut considérer que l'essence de Bornéo est très riche en carbures aromatiques; elle n'a à ce point de vue aucun équivalent dans les autres pays du monde. Ces carbures aromatiques constituent une matière première destinée à la fabrication des explosifs de guerre.

■ ■

LES GISEMENTS DE PETROLE DE BORNEO

Au point de vue du tonnage produit annuellement, l'île de Bornéo est de beaucoup la plus importante des îles de la Sonde. On trouve par exemple pour l'année 1927 les productions pétrolifères suivantes:

	Tonnes métriques
Bornéo et Sarawak	3.380.395
Java	267.997
Sumatra	654.349
Céram	37.121
	4.339.862

La production totale des îles de la Sonde représente 2,4 p. 100 de la production mondiale dans laquelle les Etats-Unis entrent pour 7,2 p. 100, la Russie pour 5,7 p. 100, le Mexique et le Vénézuéla chacun pour 5,1 p. 100, la Roumanie pour 2,1 p. 100.

Le Japon et Formose produisent à peine 300.000 tonnes par an, soit 0,1 p. 100 de la production mondiale. Le partie nord de Sakhaline qui a été concédée pa rla Russie soviétique au Japon ne fournit guère plus de la moitié de la production précédente.

On voit par ces chiffres que l'occupation des Indes néerlandaises et particulièrement celle de Bornéo pourrait décupler les ressources en pétrole du Japon.

Or, malgré le courage des soldats, on ne conçoit plus aujourd'hui la possibilité d'une victoire sans une grande provision de ces précieux produits pétrolifères qui, comme l'écrivait en 1917 Georges Clemenceau au Président Wilson, « sont aussi nécessaires que le sang dans les batailles de demain ».

Les champs de pétrole de Bornéo s'étendent sur la côte nord de l'île depuis Sampanmango jusqu'à Sarawak; sur la côte orientale on trouve du pétrole et du gaz pétrolifère dans l'île Tarakan, à Tidung, à Kutei et le long de la baie de Balik Papan. Dans la partie sud-est les gisements s'étendent le long du Niagara, à Balangan et à Warukin.

..L'île de Java contient des champs de pétrole dans presque toute l'étendue de l'île; elle n'est pas encore complètement explorée.

Quant à Sumatra, les champs pétrolifères y forment deux groupes: l'un au nord-est de l'île près d'Atzeh, l'autre au sud de ltile, dans la région de Palembang.

■ ■

LES CARBURES AROMATIQUES DE BORNEO

Le pétrole de Bornéo est encore plus important par la qualité que par la quantité. Alors que les pétroles américains sont presque dépourvus de carbures aromatiques et que les pétroles roumains de Galicie, de Russie et d'Allemagne n'en contiennent que de faibles proportions, les pétroles de Bornéo sont riches en benzène, toluène, xylène; ils sont les plus riches du monde à ce point de vue.

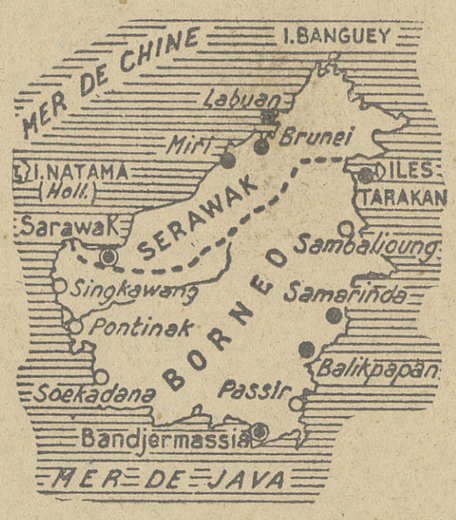
Or, les carbures aromatiques sont nécessaires à la fabrication des explosifs de guerre (mélinite, tolite, xylite, etc...). Sans doute, l'industrie des goudrons de houille fournit aussi ces hydrocarbures, mais aujourd'hui les possibilités de production des produits aromatiques à partir des pétroles de Bornéo surpassent largement celles de l'industrie des goudrons de houille. Cela n'est pas nouveau. Au cours de la guerre 1914-1918, la France a importé une grande quantité de pétroles de Bornéo qui ont été traités notamment à Port-Saint-Louis du Rhône et qui ont approvisionné nos poudreries nationales.

EXTRACTION DES CARBURES AROMATIQUES DE BORNEO PENDANT LA GUERRE 1914-1918

Le pétrole de Bornéo, distillé sur place, fournit au-dessous de 180° centigrades environ 30 p. 100 de son poids d'essence appelée Straigh Run, contenant elle-même environ 35 p. 100 de carbures aromatiques. Cette essence était envoyée en France pendant la guerre 1914-1918 et était traitée pour en extraire les différents carbures aromatiques utilisés dans nos poudreries. La composition moyenne en carbures aromatiques des cargaisons reçues était la suivante:

Benzène	5,5 %
Toluène	10 %
Xylène	12,5 %
Mésitylène	2,4 %
Autres aromatiques	2,5 %
	37 %

La distillation fractionnée ne permet pas d'obtenir les hydrocarbures aromatiques à l'état de pureté, mais seulement d'avoir des mélanges riches contenant 50 à 60 p. 100 de benzène, de toluène ou de xylène.



La distillation était aisément suivie en mesurant la densité des produits distillés. Les carbures aromatiques ont en effet une densité plus élevée que celle des autres carbures qui les accompagnent. Au moment du passage des carbures aromatiques la densité augmente rapidement pour diminuer ensuite. On recueillait alors le produit condensé et on le repassait ensuite à la distillation. Le « cœur » correspondant à chaque maximum de densité passait à 78° pour le benzène, à 110° pour le toluène et à 136° pour le xylène.

L'extraction des dérivés aromatiques à 50 à 60 p. 100 à partir du benzène-essence était ensuite réalisée par nitration directe. Seuls les carbures aromatiques donnent naissance aux dérivés mono ou dinitrés qui, isolés, pouvaient ensuite être expédiés aux poudreries pour une nitration plus complète. Dans le cas du xylène-essence, un traitement par l'acide sulfurique permettait l'extraction du métaxylène; celui-ci, après nitration, fournissait la xylite ou trinitrométaxylène qui représente un explosif fort employé au cours de la guerre 1914-1918.

■ ■

Les carbures aromatiques contenus dans les pétroles de Bornéo ont été par conséquent fort utiles pour la défense de notre pays au cours de la précédente guerre mondiale. Il est à présumer que leur importance n'a fait que croître au cours de la guerre actuelle.

Lorsque l'humanité épuisée aura retrouvé l'ordre et la paix tant souhaitée, les précieux carbures aromatiques de Bornéo ne seront plus des matières premières destinées aux œuvres de destruction, mais serviront au contraire à accroître le bien-être de chacun. Les produits aromatiques sont en effet à la base de la fabrication d'une multitude de couleurs, de parfums, de matières plastiques, d'antiseptiques, de médicaments et de produits très variés que la chimie a créés pour agrémenter notre vie, diminuer nos peines et soulager nos maux.

BIBLIOGRAPHIE

—»o«—

GARNIER (René). — Cours de Cinématique. Tome II. Roulement et vibration. La formule de Savary. Paris, Gauthier Villars, 1941. (Collection des cours de la Faculté des Sciences de Paris).

CHAZY (Jean). — Cours de mécanique rationnelle. Tome I. Dynamique du point matériel. Paris, Gauthier Villars, 1941. (Collection des cours de la Faculté des Sciences de Paris).

GOGUEL (J.). — Carte tectonique de la France. Paris, librairie Ch. Béranger 15 p. et 1 carte.

ROSTAND (Jean). — Les idées nouvelles de la Génétique. Paris, presses universitaires de France, 1941. (Collection : la Science vivante). Mise au point intéressante des acquisitions récentes et des progrès de la Science de l'hérédité. (Localisation des gènes dans les chromosomes, mécanisme physiologique de l'action des gènes, dédoublement expérimental des chromosomes, etc...) Rappel: du même auteur: Introduction à la Génétique (1936) (en collaboration avec L. Guenot). L'ouvrage actuel complète ce dernier et précise certains points, étant donné les progrès réalisés par la Génétique depuis 5 ans.

S. F.

Physique et... Pêche au Harpon

Lors d'un récent voyage en Corse, il nous a été donné d'observer un curieux phénomène, source d'impressions étranges et qui constitue une jolie expérience de physique.

Désirant visiter les fonds sous-marins des rivages de la Corse, je m'étais muni d'un masque pour la pêche au harpon (appareil composé d'un loup en caoutchouc et d'une glace plane, épaisse, isolant les yeux de l'eau et permettant par suite une vision oculaire normale au travers du dioptre plan ainsi obtenu, même à quelques mètres de profondeur).

Je me baignais, muni de cet appareil, au fond du golfe de Sagone, à 200 mètres environ de l'embouchure du Liamone, par temps très calme. Dès mon entrée dans l'eau j'eus une impression bizarre, nettement différente de celles que j'avais maintes fois ressenties. Il me semblait que je nageais au milieu de filaments de méduse s'accrochant à mes doigts et à mes mains. D'autre part, la surface de séparation de l'eau et de l'air, au lieu d'apparaître (vue par dessous) brillante comme un miroir et réfléchissant presque parfaitement le fond, avait un aspect trouble que l'on ne pouvait expliquer par l'agitation superficielle de l'eau ou la présence de matières en suspension. Un objet placé à 10 centimètres au-dessus de la surface et à 1 mètre de l'observateur apparaissait déformé.

Un ami, physicien également, ayant fait les mêmes constatations, nous avons recherché la cause d'un tel phénomène et voici l'explication que nous avons trouvée:

Au travers du cordon littoral qui ferme son embouchure, le Liamone fait couler à la surface de l'eau salée de la mer une nappe d'eau douce, très peu épaisse, qui disparaît à quelque distance de l'embouchure soit par diffusion, soit par agitation. Lorsqu'on regarde suivant une direction à peu près parallèle à la surface et à quelques centimètres en dessous, on observe un phénomène tout à fait analogue aux miroitements se produisant au-dessus d'une plaque chauffée: l'indice du milieu variant de façon continue, la propagation de la lumière ne se fait plus en ligne droite, ce qui explique la déformation apparente des objets. Les filaments observés le long des mains et des bras sont dus aux filets d'eau douce entraînés dans l'eau salée par la nage qui deviennent visibles par suite de la différence d'indice des deux eaux. De tels filaments peuvent du reste s'observer dans l'air au voisinage d'un corps chauffé ou lorsqu'un morceau de sucre se dissout dans un verre d'eau.

Nous avons eu une confirmation de notre hypothèse le soir même: le vent qui s'était levé, ridait doucement la surface de la mer. En contemplant de Calcatoggio où nous étions arrivés la splendide baie de Sagone, nous pouvions suivre la nappe d'eau douce du Liamone jusqu'à un ou deux kilomètres de l'embouchure par la différence d'agitation superficielle: la nappe d'eau douce, beaucoup plus calme, formant un miroir encadré par les petites rides de l'eau de mer.

Pierre COTTON,
Agrégé ès Sciences Physiques.

A L'OFFICIEL

Fixation des cadres du personnel du centre national de la recherche scientifique. — Loi du 29 janvier 1942. (J. O. du 30 janvier 1942, p. 418.

■ ■

Nomination des membres des commissions consultatives du Centre National de la recherche scientifique (J. O. du 1er février 1942, p. 464). —

Nous ne publions aujourd'hui que la liste des membres des commissions intéressant directement notre page des Sciences. Chacune de nos pages spécialisées donnera la composition des commissions qui se rapportent à ses disciplines.

1° Mathématiques et mécanique analytique:

MM.
1. Emile Cartan.
2. Jean Delsarte.
3. Paul Dubreuil.
4. René Garnier.
5. Gaston Julia.
6. Paul Montel.

2° Probabilités, mécanique physique, astronomie et physique du globe:

MM.
1. Emile Borel.
2. Louis de Broglie.
3. André Dangon.
4. Robert Deltheil.
5. Ernest Esclangon.
6. Bernard Lyot.
7. Charles Maurain.
8. Henri Villat.

3° Physique:

MM.
1. Georges Bruhat.
2. Jean Cabannes.
3. Aimé Cotton.
4. Eugène Darmois.
5. Louis Dunoyer.
6. Gaston Dupouy.
7. Frédéric Joliot.

4° Chimie:

MM.
1. Augustin Damiens.
2. Stéphane Delepine.
3. Claude Fromageot.
4. Pierre Jolibois.
5. Georges-Jean Painvin.
6. Gustave Vavon.

5° Minéralogie et géologie:

MM.
1. Fernand Blondel.
2. Maurice Gignoux.
3. Alfred Lacroix.
4. Charles Mauguin.
5. Pierre Pruvost.
6. Eugène Raguin.

7° Biologie animale:

MM.
1. Emile Brumpt.
2. Edouard Chatton.
3. Robert Courrier.
4. Pierre Grasse.
5. Charles Perez.
6. Paul Vandel.

8° Biologie végétale:

MM.
1. Pierre Allorge.
2. Louis Blaringhem.
3. Raoul Combes.
4. Albert Demolon.
5. Louis Emberger.
6. Georges Mangenot.

Etudiants en Sciences
CETTE PAGE EST LA VOTRE
Collaborez
ABONNEZ-VOUS

Le Secrétaire-gérant : Raymond CASTANS.

Imprimerie Causse, Graille et Castelnau, 7, rue Dom-Vaissette, Montpellier.

MémoNum © montpellier3m

LES ARTS ET LES LETTRES

ANNIVERSAIRE

Il y a six ans mourait Jacques Bainville

JOURNALISTE et poète, historien et conteur, économiste et critique, Bainville est — moderne Polyphile avec plus de rigueur toutefois — un parfait **honnête homme**. Il s'intéresse à tout et ne manque pas de retenir les plus déconcertantes futilités qu'il explique et développe en les intégrant dans les perspectives d'une histoire proprement humaine. S'attachant aux mœurs, aux idées, aux modes, aux chansons même, plus qu'aux batailles et aux coups de clairon, cultivant et consacrant l'anecdote significative, il fait un peu de l'histoire « par la bande ».

Bainville a un faible pour le symbole, la petite image d'une expérience individuelle ou d'un moment social, qui suscite, prouve et résume à la fois tout un chapitre d'histoire, et il n'écrit jamais qu'en marge du papier journal. C'est l'historien-journaliste type, et aussi l'historien-diplomate. M. Seignobos fait une moue dédaigneuse. Mais on ne lit pas M. Seignobos qui est un pensum d'agrégatifs, alors qu'on lit Bainville et qu'on cherche en lui un maître, un guide diplomatique. Bainville fit ses premières armes à la **Gazette de France**, et jusqu'à sa mort il a été le collaborateur quotidien de **l'Action Française** et le collaborateur périodique de **la Liberté, du Petit Parisien, de l'Eclair** de Montpellier, de **la Nation Belge**, de **la Nacion** de Buenos-Ayres.

Bainville est un philosophe de l'histoire cursive, un technicien et un tacticien de l'histoire politique. Son chef-d'œuvre, ce n'est pas **l'Histoire de France**, ce n'est pas non plus le **Napoléon**, mais c'est au contraire **l'Histoire de trois générations** qui est un article de journal, peut-être de revue, centré autour de quelques préoccupations essentielles, et qui est une tentative d'explication historique à partir de la petite histoire. Bainville découvre le général et le permanent à travers l'éphémère : c'est que son intelligence va toujours au delà du présent. Et **les Conséquences politiques de la Paix** qui datent de 1922, constituent la condamnation du traité de Versailles, écrites en marge même du traité: elles dessinent, dans un climat d'émotion contenue, les plus immédiates convulsions de l'avant-guerre. « On aura les conséquences » comme dit l'Ecclésiaste cité par Bainville; et les conséquences sont ce qu'il les avait prévues.

O Cassandre! Certains croient aujourd'hui son enseignement dépassé. Mais faut-il dire que toute son œuvre tend à la défense et à l'exaltation d'un capital héréditaire et lentement accumulé de valeurs politico-spirituelles? Qu'elle est un témoignage de confiance dans notre destin? Cet homme qui couriait toujours avec l'insolence du

dédain, et qui a écrit quantité contes sarcastiques, hérissés, dans la tradition de Voltaire, **Jaco et Lori, la Tasse de Saxe**, et un étincelant chapitre de Candide, qui est « le Salon d'Aliénor », cet homme n'a-t-il pas dit dans son discours de réception à l'Académie : « Il est toujours des mains pour recueillir le flambeau. Et pour les renaissances, il est encore de la foi. » Il y a là une affirmation de la continuité et de la pérennité de notre Héritage, une justification de l'orgueil français. Et c'est la leçon du testament bainvillien. Une leçon actuelle.

Bainville, depuis sa mort qui l'a ravi en pleine maturité à la France avide aujourd'hui de grands serviteurs, Bainville n'a jamais été aussi lu. Ses chroniques dispersées à travers les journaux et les mois, sont pieusement recueillies, ordonnées, publiées, et les **Réflexions sur la Politique** parues il y a quelques semaines, sont dignes de Louis XIV ou de Bonald. Le croirait-on ? C'est ce Bainville, longtemps inconnu pour nous autres, le Bainville de **la Barrière de l'Est**, de **Doit-on le dire?**, de **Lectures**, de **l'Allemagne**, qui est le véritable Bainville, saisi dans son attitude quotidienne, un peu crispée et souverainement dominatrice en face de l'événement.

Guy POULON.

LES LIVRES

Drieu La Rochelle : "Notes pour comprendre le siècle"
Jean Proal : "Les Arnaud"

Que ne disait - on autrefois du Moyen-Age, de son obscurantisme, de sa barbarie et de sa féodalité! Que n'a-t-on écrit sur tous ces siècles de « régression » et d' « esclavage »! Aujourd'hui, M. Drieu La Rochelle, brandissant l'étendard médiéval, nous fait une enthousiaste et confuse apologie de ce qu'il appelle « une magnifique époque de jeunesse ».

L'auteur de « Gilles » disait un jour que la France n'était pas le pays de la mesure, et, à l'appui de son affirmation, il dressait une liste assez baroque où Jeanne-d'Arc côtoyait Calvin, Maurras et Robespierre ; nous voyons maintenant que ce ne doit pas être la France qui manque de mesure, mais plutôt parfois M. Drieu La Rochelle.

Bien avant ces « Notes », nous savions que le Moyen-Age n'avait pas été ce que les vains auteurs cherchaient à nous faire croire; nous savions qu'il avait été un vaste creuset de puissance physique et morale (nous connaissions les Croisade et les Cathédrales); et c'est pour cela que nous n'avons pas besoin d'un renchérissement un peu démagogique, d'une bruyante campagne, pour un retour à l'ingénuité, à la candeur; à la force triomphante, à la brutalité. Un retour primitif, non merci! L'époque que nous sommes obligés de vivre demande autre chose que l'enseignement de « l'origine », que la leçon des premières heures de notre patrie; elle n'exclue certes pas les vertus régénératrices du Moyen-Age, mais elle exige l'expérience de **tous les autres siècles** et du Grand Siècle surtout. Ce n'est pas tant le retour aux costauds et aux malabars, que semblent être pour M. Drieu La Rochelle les chevaliers «Européens», qui nous sauvera de notre chaos, mais bien le retour à l'intelligence politique, à la raison, à la sagesse ou à l'audace, aux successives leçons des siècles, des hommes et des rois. Et puis il y a dans cette leçon de M. Drieu La Rochelle, toute une exaltation du corps au détriment de l'esprit, (bien que l'auteur s'en défende) toute une négation de la culture, qui n'est pas très réjouissante.

Cependant, ce carnet de notes agite tant et tant de sujets, aborde tant et tant de grands hommes, écrivains, artistes, philosophes, que ce serait bien le diable que de ne point découvrir quelques bonnes choses dans un « désordre » avoué par son auteur avec une belle et noble franchise. Par exemple, à propos de la Renaissance: « on commence à parler de la nature, c'est qu'on en est loin; on en parle d'une façon lointaine, nostalgique, divagante »; sur Laclos, dont on s'entretient beaucoup en ce moment de M. Léon Daudet à M. Jean Giraudoux: « le cynisme de la fin du XVIIIe s'est trempé et continué chez un homme comme Laclos, qui, après avoir écrit «les liaisons dangereuses» a fomenté sournoisement la révolution pour le duc d'Orléans, puis, redevenu militaire, a fini en Italie comme mercenaire de Napoléon»; sur l'art au XIXe siècle: « les impressionnistes... ne peindront plus guère l'homme: la fin du portrait est un signe sinistre »; sur les Romantiques, dont il souligne avec raison « l'insuffisance spirituelle » et « l'insuffisance chrétienne ».

Bref, carnet de notes souvent irritant, parfois attirant, mais jamais banal; il pourra déplaire, mais il ne laissera pas indifférent.

Yvan CHRIST.

(1) 1 volume à la N. R. F.

■ ■

Jean Proal: LES ARNAUD.

PARVENUS à la cinquantième page, nous avons refermé le livre. « Encore un succédané » de Ramuz et de Giono, avons-nous pensé : Recette : atmosphère paysanne. Phrases désarticulées. Images hardies, pas toujours justes. Procédé incessant de la répétition. Saupoudrer avec un soupçon de panthéisme.

Nous avons repris la lecture sans enthousiasme. Eh bien! nous avions tort. La suite de l'ouvrage est bien supérieure au début. Les épisodes de la mort de Nore, de la venue de l'agent voyer sont traités avec sobriété et justesse.

Le personnage du vieux Firmin est bien typé. Mais les autres paraissent bien « flous » à côté de lui. Et puis, le personnage principal, n'est-ce pas plutôt la montagne, la Siolane, plutôt que «Maître Arnaud »?

Plusieurs sujets: la mort du village (c'est un peu trop « Regain » à l'envers !), la vie du vieux chef de famille, la lutte de la terre cultivable contre le rocher se chevauchent un peu. Mais l'air qu'on respire dans ce roman est pur, les gens sont nobles. Il vaut mieux avoir pour maitres Ramuz et Giono qu'Henry Bordeaux ou Jean Cocteau, n'est-ce pas? Quand Jean Proal se sera dégagé des influences qui le gênent, il nous donnera peut être un grand roman, un Prix Goncourt. Mais peut être son livre sera-t-il trop bon pour avoir le Prix Goncourt?

Jean MALOSSE.

(1) Denoël, Paris, 1941.

H. LARDANCHET
LYON

Dernières Nouveautés

ROMANS ET NOUVELLES

Edouard Lavergne : **Les Voyageurs Chimériques.** « Sur les routes du vaste monde » ..... 27 »
Jean Cazave : **Romain Alpuech** Le roman du Rouergue .. 25 »

HISTOIRE ET MEMOIRES

Maréchal Pétain : **Paroles aux Français.** Messages et écrits 1934-41 28 »
Henry Le Marquand: **Tourville, marin de Louis XIV** 45 »
Fouques Duparc : **Le Troisième Richelieu.** Libérateur du territoire en 1815 ..... 25 »
Emile Henriot : **Recherche d'un château perdu** Histoire d'un village français ..... 25 »
Pierre Varillon : **La glorieuse histoire du Siroco** 20 »
Georges Gaudy : **Combats sans gloire** Souvenirs d'un fantassin 1940 ..... 25 »
Jean Labusquière : **Vérités sur les Combattants** (les 2 vol.) 19 50

ESSAIS

Charles Maurras : **La seule France.** Chronique des jours d'épreuve ..... 30 »
Henri Massis : **Les idées restent** ..... 25 »

Soyez de nos Amis
Collaborez !

LES GRANDES FIGURES DU JAZZ

par André HODEIR

Quelques autres musiciens de 1er plan

CE dernier article va me permettre de réparer quelques omissions. Cette série consacrée aux grandes figures du jazz serait incomplète si je n'y mentionnais quelques musiciens de premier plan dont je n'ai pas eu l'occasion de parler précédemment.

Je veux tout d'abord dire un mot sur les deux plus grandes chanteuses noires: « Ma » Rainey (morte en 1939) et Bessie Smith (morte en 1937). Elles ne chantaient que de la musique spécifiquement nègre, presque toujours des blues, qu'elles interprétaient avec une grandeur et une émotion que l'on ne retrouve que chez Louis Armstrong. Bessie Smith était particulièrement admirable: sa voix puissante, aux larges et majestueuses inflexions, son style d'une pureté incomparable, le swing inouï qu'elle dispensait à tout moment, tout contribuait à faire d'elle l'une des plus grandes figures du jazz. « Ma » Rainey était plus primitive; sa voix était brute, sans aucun vibrato, ses vocaux d'une tension hallucinante. Elle paraissait sans cesse en proie à un désespoir infini, à une détresse sans nom.

Coleman Hawkins, le plus grand saxophoniste-ténor, jouit d'une très grande réputation, qui dans l'ensemble est très justifiée, non seulement en raison de sa valeur personnelle, mais aussi parc que, en dehors de Louis Armstrong, c'est le musicien hot qui a eu le plus d'influence. La plupart des saxophonistes-ténors réputés sont ses imitateurs: Hershall Evans, Joe Thomas, Richard Wilson, Prince Robinson, Ben Webster, « Choo » Berry, Alix Combelle, etc... Il convient cependant de ne pas surestimer Hawkins. C'était une opinion courante, voici quelques années, de le considérer comme le plus grand musicien de jazz après Armstrong. J'estime, pour ma part, qu'il y a une dizaine de solistes que l'on peut placer avant lui.

Parmi les pianistes, il me faut mentionner Earl Hines, chef de file des pianistes pratiquant le « trumpet-piano style », style mélodique inspiré de Louis Armstrong qui s'oppose au style orchestral de Fats Waller, Willie Smith « le lion » et autres James P. Johnson. La plupart des connaisseurs placent ces quatre musiciens aussi haut les uns que les autres. Quant à Teddy Wilson, en dépit de ses qualités certaines, il ne peut soutenir la comparaison avec eux, et je ne l'aurais pas mentionné s'il n'avait eu sur les jeunes pianistes d'aujourd'hui une grande — et d'ailleurs déplorable — influence.

Citons encore les guitaristes Teddy Bunn, Léonard Ware et Bernard Addison; les contrebassistes Wilson Myers, Israel Crosby et surtout John Kirby et Jimmy Blanton. Ce dernier, qui vient de se révéler en remplaçant Bill Taylor dans l'orchestre de Duke Ellington est, paraît-il, transcendant.

Il me reste à parler de Chick Webb et de Lionel Hampton.

Chick Webb (mort en 1939) était aux autres drummers ce qu'Armstrong est aux autres trompettes. Non seulement son tempo était impeccable, ses breaks inimitables, son jeu de cymbale parfait, mois encore c'était un soliste réellement génial. Il improvisait les rythmes les plus incroyables, les percussions les plus savantes comme en se jouant. Et il craignait personne au point de vue swing. Sa forte personnalité marquait nettement son style, à mi-chemin entre le style new-orléans et le style moderne.

Lionel Hampton est en quelque sorte le continuateur de Chick Webb, auquel il ressemble assez. Il a les mêmes qualités, qui font de lui un brillant soliste et un drummer de soutien idéal. Mais il ne joue pas seulement de la batterie. Son instrument favori est le vibraphone, dont il a su tirer un parti inespéré.

Qui eut cru qu'on pût jouer avec un swing et une semblable virtuosité sur un instrument comme celui-là

Lionel Hampton est encore un vocaliste excellent et un pianiste extrêmement original.

Quel que soit l'instrument dont il joue, il fait preuve d'idées affolantes et d'une musicalité au-dessus de tout éloge.

■ ■

La conclusion qui s'impose est celle-ci: en moins de cinquante ans, la race noire a produit deux des plus grands musiciens de tous les temps: Louis Armtrong et Duke Ellington, une quantité imposante de musiciens de génie: Johnny Hodges, Fats Waller, Sydney Bechet, Jimmy Harrisson, Tommy Ladnier, Jimmie Noone, Johnny Dodds, etc. (I en passe et d'aussi admirables) et d'innombrables musiciens de grande valeur.

Je pose la question:

Y a-t-il un seul pays en Europe qui puisse prétendre soutenir la comparaison?

Sans doute me dira-t-on que j'exagère la valeur artistique du jazz et celle des musiciens noirs. C'est une objection que je ne puis réfuter, faute d'arguments décisifs dans une matière où rien n'est absolu. Mais tous ceux qui me connaissent bien, tous ceux qui savent quel culte je voue aux grands musiciens européens, à J. S. Bach, à Hœndel, à Mozart, à Haydn, à Beethoven, à César Franck, à Debussy, à Fauré, à Stravinsky, tous ceux qui savent quelle est mon objectivité ma sincérité, mon horreur du snobisme, mon souci constant de juger juste, tous ceux enfin qui, comme moi, ont consacré plusieurs années de leur existence à étudier, à approfondir la musique de jazz, tous ceux-là, j'en suis certain, sont persuadés que ce que j'ai écris dans ces articles est fondé sur autre chose qu'une illusion.

Il ne me reste plus qu'à remercier mes lecteurs de l'attention qu'ils ont bien voulu me prêter, ainsi que l'Echo qui a généreusement mis ses colonnes à ma disposition. Sans doute, aurait-il trouvé que mon style laisse bien à désirer et que j'abuse des superlatifs. J'en conviens bien volontiers. Mais l'important était de dire des choses justes et de les dire clairement; j'espère y avoir réussi.

André HODEIR.

Robert DELAUNAY

(Suite de la première page)

Pour Delaunay, l'architecture, la sculpture, la peinture ont cessé de vivre dans un isolement indépendant et illogique. L'objet propre de chaque art a retrouvé sa fonction perdue par cette absence de collaboration; une sage réflexion a redonné à chaque expression l'harmonie et l'utilité de l'ensemble. Et ainsi architectes, sculpteurs, peintres, verriers, artisans n'œuvrent plus « chacun pour soi » mais tous pour un Delaunay admirateur fanatique de nos cathédrales médiévales, de Notre-Dame de Paris, de Chartres, de Saint-Nazaire, de la Cité de Carcassonne, eut été un Maître d'œuvre prestigieux; il regrettait cette époque des bâtisseurs de cathédrales, du travail collectif, du compagnonnage de la belle œuvre où le talent de l'artisan se hausse à la dignité de l'artiste sans se détacher des pures traditions de son métier et des rudes leçons de son terroir

L'Art Mural était devenu un besoin si réel que Delaunay créa une association, en 1936, sous ce vocable; le succès a répondu à cette tentative d'organisme vivant, agissant, militant. Pour souligner l'importance et l'opportunité de ce mouvement, il faut citer les membres de ce Comité d'Honneur; voici quelques noms, chacun est un véritable programme : Bonnard, Delaunay, Dèrain, Despiau, Drivier, Dufy, Gleyze, André Lhote, Marquet, Signac, Zadkine.

1937 a vu l'apothéose de Delaunay; au Salon des Maitres de l'Art Indépendant organisé par notre grand ami Raymond Escholier, Conservateur du Petit Palais, l'œuvre de Delaunay occupait une salle entière où tous les feux du prisme jouaient. Chaque époque de ce grand artiste était représentée : **Les fenêtres, la Tour, Paris, l'Equipe de Cardiff, l'Etude pour Blériot, l'Epoque circulaire, la Femme blonde.** A l'intérieur de l'Exposition, la façade de la Galerie des Chemins de fer invitait à la vitesse et au vertige du rail par l'immense panneau coloré des disques dynamiques de Robert Delaunay. Les Delaunay sont bien à la base de l'élaboration de l'esthétique moderne, ils ont triomphé, ils ont fait passer dans le cercle de leur prisme flamboyant toute notre époque. Robert Delaunay, père du Dynamisme coloré et de l'Art Mural, a pu assister vivant à sa consécration.

Robert Delaunay, toujours ardent, combattif, enthousiaste était à la fin un peu désabusé; des déceptions de réalisations l'avaient rejeté — la dernière fois que je le vis, en 1938 — vers l'abstraction, vers les concepts de l'esprit, vers la peinture pure. Le prisme gardait pour lui toutes ses richesses mais il ne les exprimait plus par des formes il ne gardait que les couleurs et il vivait dans son atelier de la rue Saint-Simon dans un flamboiement de rayons, de roues, de comètes, de triangles, de couleurs pures auxquelles son esprit intégrait une forme par le seul jeu de la couleur; il rejoignait dans ses créations, les abstractions colorées d'un Gleyze ou d'un Léger pour l'art desquels il avait une totale admiration.

Puis ce fut la tempête, puis l'exode, il m'écrivit de longues et véhémentes lettres du Massif Central, puis ce fut le silence, et un jour une douloureuse lettre de Joseph Delteil m'annonça la fin de cet ami, de ce grand peintre.

Sonia, sa femme admirable, nous reste pour le prolonger.

Jean GIROU

N. D. L. R. — Notre collaborateur Yvan Christ répondra la semaine prochaine à cet article.

Petite Correspondance

Jean Certain. — Vos vers ont été transmis à l'un de nos collaborateurs spécialement chargé des questions de poésie. Nous vous ferons connaitre son avis et ses conseils.

Mlle Amouroux. — Merci pour votre abonnement. Nous avons transmis votre lettre au professeur Laumonnier.

Mme Emilie Bontemps. — Votre lettre nous a vivement intéressé. Nous sommes heureux de voir que nos efforts sont compris et suivis. Nous l'avons transmise à l'auteur de l'article.

D. D. puissance 4 (Clermont-Ferrand). — Excusez-nous du retard apporté à vous répondre. Dans une précédente « petite correspondance », les lignes vous concernant ont sauté. Nous avons un collaborateur qui nous adresse régulièrement des mots croisés. Il nous serait difficile d'en publier deux dans chaque numéro. Mais nous ne vous oublions pas.

« L'Echo » chuchote...

Il y a cent ans, naissait François Coppée. Ce ne fut pas un grand poète. Seulement un gentil poète, et, si l'on en croit sa correspondance et les souvenirs que quelques-uns, qui le connurent au début de ce siècle, gardent de lui, un homme charmant, spirituel et bon.

A vingt-quatre ans, il publia son premier recueil de vers, Les Reliquaires et l'envoya à Victor-Hugo. Et le grand prêtre romantique le remercia par la lettre suivante:

Vous m'envoyez vos vers, Monsieur, et je les lis. C'est un essaim d'oiseaux qui m'arrive à travers la mer; j'ouvre ma fenêtre.. Ma fenêtre à moi, c'est mon âme...

On ne saurait être plus simple!

■ ■

A propos du roman réaliste, Coppée écrivit un jour:

J'ai imaginé, moi, un roman dans la formule la plus naturaliste, la plus orthodoxe... Cela s'appelle Pierre le herniaire; c'est l'histoire d'un homme affligé d'une hernie... oui, oui,, décrite en détail, bien entendu, avec tous les termes techniques... C'est la vie de cet infortuné. Comme action, bien entendu, il ne se passe rien. Mais tout un vocabulaire d'orthopédie, des descriptions d'hôpital. Ah! oui, et puis l'amour, car il y a l'amour!

Pierre le herniaire est amoureux et il épouse une poseuse de ventouses, oui, oui...

Combien de Pierre le herniaire avons-nous lus depuis Coppée?

Mais il s'agissait, le plus, souvent, de hernies au cerveau.

■ ■

Cette charge de l'école naturaliste nous rappelle la définition que Céline donnait récemment du populisme. Elle est un peu verte, mais nous pensons pouvoir la reproduire, en priant nos lectrices de sauter la fin du présent écho et de passer au suivant...

« Voilà, dit Céline. Dans un dispensaire de banlieue, un médecin p... dans le lavabo. Çà, c'est pas du populisme. Mais une infirmière entre et le voit. Çà, c'est du populisme! »

■ ■

Guy Mazeline, l'auteur de Les Loups, de pesante mémoire, publie en Suisse, un nouveau roman : Pied d'alouette et écrit à cette occasion.

« Un romancier n'accomplit jamais de si bon travail que quand il ne fait rien... »

Pourquoi donc M. Guy Mazeline, si clairvoyant, a-t-il cessé de se reposer?

■ ■

Les écrivains qui publient à Paris et leurs éditeurs, se plaignent amèrement du manque de critiques. Si la critique cinématographique et théâtrale semblent s'être améliorés et avoir gagné en indépendance et en goût, par contre, la critique littéraire s'est effritée, a disparu.

Plus de grands articles sensationnels, plus de polémiques retentissantes. Plus d'enthousiasme, plus de colères.

Il n'y a plus un seul nom dans la presse qui ait assez d'autorité pour lancer un auteur.

Aussi, aucun livre ne connait-il de succès en flèche. Mais la plupart se vendent honnêtement, selon leurs mérites. Et c'est de bouche à oreille, de lecteur à lecteur que leur réputation se fait.

Et le public, ainsi laissé à lui-même, semble avoir bien meilleur goût qu'au temps où il subissait la grande parade séductrice de la critique et de la publicité.

Le Parisien d'avant-guerre lisait trois journaux. Un le matin, Paris-Midi, et son admirable revue de la presse, enfin Paris-Soir ou l'Intran. Il les lisait dans le métro et c'était, coudes serrés et côtes comprimées, de grands tours d'acrobatie pour déplier le journal et le replier à l'article voulu. Dans chaque voiture du métro, les quotidiens se développaient en grandes taches blanches.

Aujourd'hui on n'en voit plus guère et pour cause. Le journal est devenu aussi rare que l'entrecôte. Par contre, une personne sur dix environ tient un livre en mains. On n'avait jamais vu ça. Et chez le libraire, la préférence du client va au gros bouquin. Il achète « au poids ». Il veut une somme d'aventure, d'évasion, d'oubli.

Ça durera tant qu'il y aura du papier. C'est-à-dire combien de temps?

■ ■

On annonce Cent phrases pour un éventail, de Paul Claudel.

Il faut croire que c'est d'un grand éventail qu'il s'agit. Ou de phrases fort brèves.

Pas encore assez.

■ ■

Dans la collection L'Espèce humaine, chez Gallimard, va paraitre un ouvrage de Marcel Griaule Les Sao.

Ne prononcez pas ce titre trop fort dans la rue. Trop de gens se retourneraient.

■ ■

On a vendu 30.000 fr. le lit de la Du Barry.

Combien vendra-t-on ta plume, ô poète?

Tous les instruments de travail n'atteignent pas les mêmes cours.

■ ■

On a toujours considéré les artistes, en France, avec une indifférence mélangée de quelque mépris. Malgré les trente-six mille articles publiés régulièrement par la presse, parlant du respect dû aux œuvres d'art et à leurs créateurs, l'esprit petit-bourgeois affreux qui fait le fond de l'esprit français, conserve vis-à-vis d'eux sa position de méfiance et d'hostilité.

Jamais, peut-être, la situation des artistes n'a été aussi difficile. Le littérateur est encore le plus favorisé, qui peut extérioriser son rêve sur quelques feuilles de papier. Mais le sculpteur sans argent, comment se procurera-t-il sa glaise? Et le peintre où trouvera-t-il toile et couleurs ?

Quant aux musiciens, il y a longtemps qu'ils se sont résignés à crever de faim.

On cite le cas d'un jeune compositeur à qui une firme cinématographique a commandé la musique d'un film. Il sera payé dans un an. En attendant, il devra, lui, payer le copiste.

On paye normalement son épicier, son boulanger, son marchand de vins. Mais un artiste, voyons, est-ce que ça a besoin d'argent?

Et c'est un état d'esprit si normal que, même dans la presse, où l'on est régulier avec les rédacteurs, on a presque toujours « des histoires » avec les illustrateurs.

■ ■

On imagine difficilement à quel point un musicien, et en particulier un chef d'orchestre, a besoin d'avoir une mémoire impeccable. On cite en exemple celle de Toscanini. Et on raconte sur lui les deux anecdotes suivantes:

Alors qu'il n'était encore qu'un très obscur musicien, il avait été engagé comme troisième violon, ou quelque chose d'analogue, dans un orchestre qui, dans une ville d'Amérique du Sud devait accompagner la représentation d'Aïda. Le chef d'orchestre, à qui on avait refusé une augmentation, fit savoir au dernier moment qu'il ne viendrait pas. La salle, comble, attendait le lever du rideau. C'était la catastrophe. Toscanini se leva alors, vint trouver le directeur de la salle et lui dit:

« Je connais la partition d'Aïda. Si vous voulez, je peux conduire l'orchestre. »

On accepta. Toscanini arriva au pupitre pour s'entendre huer par les spectateurs, qui réclamaient le chef d'orchestre promis. Alors, sans mot dire, il se tourna vers la salle, la partition entre les mains, et la ferma. Puis, faisant de nouveau demi-tour, il leva sa baguette et conduisit l'orchestre de mémoire.

Le premier acte fini, on lui fit un triomphe. Ce fut le début de son incomparable carrière de chef d'orchestre.

■ ■

Une autre fois, il conduisait à Paris un gala Beethoven. Il y eut un court entr'acte. Comme il allait finir, le basson vint le trouver et lui dit, tout affolé:

— Maitre, il vient de m'arriver une catastrophe. En posant mon instrument, j'ai heurté mon pupitre et cassé ma clé de fa dièze!

Tscanini répondit:

— Attendez, mon ami...

Puis il réfléchit quelques secondes et continua:

Ça ne fait rien, vous n'en aurez plus besoin jusqu'à la fin.

Il avait, en un instant, revu toute la partition du basson. Et sans doute connaissait-il de même celle de chaque instrument...

Les journaux nous apprennent que le pays du monde qui produit annuellement le plus grand nombre de films n'est pas l'Amérique, mais le Japon. Et sa production est supérieure à celles des Etats-Unis, de la France et de l'Allemagne réunis.

Ce qui prouve bien qu'un « marché mondial » n'est pas nécessaire à l'amortissement d'un film, contrairement à ce qu'affirmaient avant-guerre les théoriciens du cinéma.

Les Japonais produisent des films historiques, des films modernes et des film documentaires. Les premiers sont les plus modernes et les plus courus.

Il est dommage qu'une salle spécialisée n'ait pas eu l'idée de nous en présenter un, de temps à autre. Nous ignorons tout de la production la plus importante du monde.

Mais par qui aurait-on fait doubler le samouraï? Par Georges Flament?

■ ■

D'après les dernières indiscrétions, dans La prière aux étoiles, le film que Pagnol est en train de tourner, il y a, de nouveau, une fille-mère.

Le cas de Pagnol est étrange. Au lieu de faire des enfants comme tout le monde, à une femme légitime ou à des maitresses, il se contente de provoquer des grossesses sur pellicule. Il a fait ainsi deux enfants à Orane Demazis (Marius, Angèle) et deux à Josette Day (La Fille du Puisatier, la prière aux étoiles).

Cette paternité en images lui suffit. Elle est moins embarrassante et de plus grand profit que celle à la façon commune. Mais qu'en diraient les psychanalystes?

La littérature envahit le cinéma. On sait que c'est Giraudoux qui a écrit le scénario et les dialogues de La Duchesse de Langeais, film que Baroncelli tourne actuellement, d'après le roman de Balzac.

Or, Edwige Feuillère, qui incarne la dite duchesse, sera doublée pour le chant par Mlle Schenneberg, de l'Opéra et, pour les scènes d'équitation par.. Nicole Gallimard, la propre fille du plus important éditeur de Paris.

Ce sera un film N. R. F.

■ ■

Mais cette vedette qui ne sait ni chanter ni cavalcader, que sait-elle donc faire?

Rien. Du cinéma...

■ ■

Au moment où le film paraitra, Giraudoux publiera ses dialogues.

La duchesse de Laugeais, par Jean Giraudoux.

N'est-ce pas, Balzac est tout de même mort depuis longtemps.

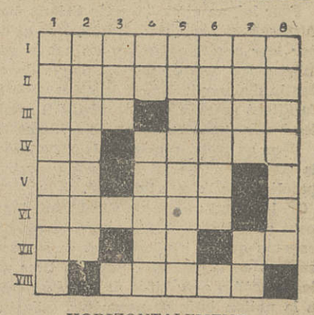
■ ■

On a dû recommencer dix fois la scène de la mort de l'héroïne, parce que la température stagnait au-dessous de zéro et qu'Edwige Feuillère, après sa mort, continuait à émettre de la buée par les narines.

Elle mourut dix fois.

Et dix fois, hélas, ressuscita...

NOS MOTS CROISES



HORIZONTALEMENT

I. — Un film nous parlait d'un qui était bien-aimé.
II. — Ce que doit faire Charlie Chan à la fin de tous ses films.
III. — Chez WC. Fields; Puni en obligeant à voir un mauvais film.
IV. — Chez Danielle; On perçoit encore leur existence dans certaines pièces filmées.
V. — Au Togo; Personnage réputé comique.
VI. — Comme un film d'Abel Gance.
VII. — Verbe latin; Dans la cité; Fred Astaire en est un des claquettes.
VIII. — Vieilles pellicules.

VERTICALEMENT

1. — Etoiles filantes.
2. — Musique qui accompagne le « happy end ».
3. — C'est un passage, mais pas d'un film.
4. — Chez Marcel Carné deux fois; Comme un spectateur.
5. — Tranche légère qui n'est pas la femme d'un comique démodé.
6. — Prénom de Mme Pierre Brasseur.
7. — Dans les films du « Grand Nord »; Bat le roi.
8. — En premier plan dans Les Révoltés du Bounty.

■ ■

SOLUTION DU PRECEDENT NUMERO

Horizontalement. — I. Sardines; — II. Ariane; — III. Remis; Oc; — IV. Mourir; — V. Elles; Ui; — VI. Née; Tino; — VII. Félin; VIII. Soufrées.

Verticalement. — 1. Sarments; — 2. Aréole; — 3. Rimule; — 4. Daire; F. F.; — 5. Insister; — 6. Ne; Ile; — 7. Unie; — 8. Sections.

MémoNum © montpellier3m